

Directrice de la publication  
**Anita Izcovich**

Responsable éditoriale  
**Nadine Naïtali**

Comité éditorial  
**Françoise Babeanu**  
**Roseline Dantan**  
**Olivia Dauverchain**  
**Francis Dombret**  
**Jacques Gayard**  
**Stéphanie Le Blan**  
**Anne Meunier**  
**Thérèse Thévenard**

Maquette  
**Jérôme Laffay**

Mise en pages et relecture  
**Isabelle Calas**

## sommaire du n° 39, janvier 2009

5 Irène Foyentin : Introduction

Séminaire École 2008-2009 :

L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste

9 Muriel Mosconi : Le contrôle et la lettre

22 Patrick Barillot : Particularité de l'acte analytique

Du protocole à l'inconscient

33 Martine Menès : L'illusion du consentement « éclairé »

38 Maria Vitoria Bittencourt : Quelle place pour la psychanalyse ?

45 Claire Christien-Prouet : Transfert et miroir

Travaux des cartels

57 Anne Théveniaud : « Une folie plus sage que toute la sagesse  
des hommes », ou d'une lecture lacanienne du pari

64 Françoise Risch : Henri Michaux : approcher le problème d'être

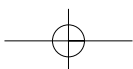
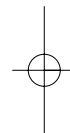
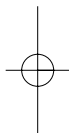
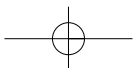
Chroniques

*Regard*

75 Marie-José Latour : *L'Abîme délicieux*,  
entretien avec Xavier Doumen

*Des nouvelles de l'« immonde » n° 17*

81 Claude Léger : D'une excursion en territoire martien



Irène Foyentin

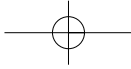
## Introduction

« Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail <sup>1</sup> ? » Voilà une question qui mériterait qu'on s'y attarde et qui fait la conclusion du texte de Maria Vitoria Bittencourt dans ce numéro du *Mensuel*. Il fait partie d'un ensemble de textes qui ont pour argument la question d'un « protocole pour l'inconscient ». C'est l'occasion pour Martine Menès de démasquer les leurres du « consentement éclairé » demandé à « l'individu libéral supposé libre » et à Claire Christien-Prouet de nous donner un travail érudit et fouillé sur la question de la place de l'analyste dans le transfert au regard de la problématique de l'idéal, c'est-à-dire avant l'invention de l'objet *a*.

En tête de ce numéro, figurent les deux premières interventions du séminaire École 2008-2009, qui a pour objet cette année : *L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste*. Si Muriel Mosconi s'interroge sur la possibilité, par le contrôle, de prendre le désir à la lettre, Patrick Barillot de son côté s'intéresse à la question de l'acte analytique et de son contrôle par la passe.

Deux témoignages du travail des cartels pourraient nous éclairer quant à la joie appelée par Lacan. Il s'agit d'abord d'une lecture très instructive d'Anne Théveniaud de ce qui fait l'intérêt pour nous du pari pascalien. Si parier, c'est miser, c'est aussi poser ce « point imperceptible », ce point de réel sur lequel vient buter la symbolisation. Car, au fond, nous dit-elle, « la partie qui se joue, c'est la réalisation d'un sujet dans l'expérience analytique ». Quant à Françoise Risch, c'est à Henri Michaux qu'elle s'intéresse et à sa « façon d'échapper à la capture identificatoire ». Comme le dit joliment le poète lui-même, il s'agit pour lui de « retirer son être du piège de la langue des autres ».

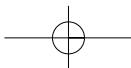
\* J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (octobre 1967).

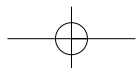


mensuel 39

Grâce à Marie-José Latour, nous faisons connaissance avec Xavier Doumen, photographe à Toulouse et à qui nous devons les affiches toujours captivantes qui nous viennent de cette ville. « Qu'est-ce qui se cache derrière ces trous ? C'est là que ça devient intéressant », nous dit-il, et l'on comprend ainsi comment l'artiste nous fait signe et ce qui préside à ses créations.

Enfin, Claude Léger nous propose de nous intéresser au traitement futur de la dépression en apesanteur, mission martienne oblige... Eh bien, nous serons d'accord avec lui pour n'y pas retrouver la joie à laquelle Lacan nous invite dans notre travail.

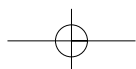
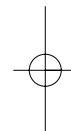
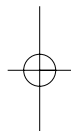


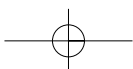
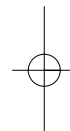
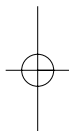
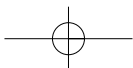


## Séminaire École 2008-2009

---

L'acte analytique, le contrôle  
et la formation de l'analyste







Muriel Mosconi

## Le contrôle et la lettre \*

Comment le contrôle permet-il de prendre le désir à la lettre ?  
Comment permet-il que la lettre de l'inconscient arrive à destination ?

Le rapport du contrôle à la lettre est déjà présent dans l'étymologie du terme : « contre-rôle », registre tenu en double, un écrit donc. Et la préhistoire de cette pratique est en partie épistolaire. Dans la correspondance entre Freud et Fliess<sup>1</sup>, Freud construit ses cas comme il les adressera ensuite au monde par la publication. Plus tard, dans la correspondance entre Freud et Ferenczi, ce dernier témoigne de ses démêlés avec la pratique analytique. Et l'on se souvient des cures particulièrement compliquées de Gizella et Elma Palòs, où Freud intervient fortement<sup>2</sup>.

C'est d'ailleurs dans l'article « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? », dont la plus ancienne version connue, du fait de la perte de l'original, est une traduction en hongrois par Ferenczi, que Freud introduit pour la première fois le terme de « contrôle », en 1919. Il écrit : « Il est certain que le psychanalyste peut tout à fait, sans aucun préjudice pour lui-même, se passer de l'Université. Ce dont il a besoin au niveau théorique, il peut le trouver dans la littérature spécialisée, et, pour aller plus avant, dans les réunions scientifiques des sociétés de psychanalyse aussi bien que par son contact personnel avec les membres les plus expérimentés. Quant à l'expérience pratique, en dehors de ce que lui apporte son analyse

\* Paris, novembre 2008.

1. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess* (1887-1904), Paris, PUF, 2006.

2. S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance*, tome I, 1908-1914 et tome II, 1914-1919, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

mensuel 39

personnelle, il peut l'acquérir en conduisant des cures pourvu qu'il s'assure du contrôle et du conseil de psychanalystes confirmés<sup>3</sup>. »

Lacan, tout au long de son enseignement, a bien sûr insisté sur l'instance de la lettre dans l'inconscient, jusqu'à, dans « Lituraterre », faire de l'instance de la lettre la raison, au sens mathématique du terme, de l'inconscient<sup>4</sup>, et il a choisi d'ouvrir les *Écrits* avec « Le séminaire sur "La Lettre volée"<sup>5</sup> ».

Dans un article du numéro 6-7 de *Scilicet* intitulé « D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle<sup>6</sup> », l'auteur fait un parallèle entre le contrôle et le circuit de la lettre volée, tel que Lacan nous a appris à le lire dans le conte d'Edgar Poe.

Je vous rappelle brièvement cette lecture. Il y a deux scènes (plus une troisième de restitution de la lettre) : la scène dite « primitive » (Lacan) du vol de la lettre qui compromet la Reine par le ministre sous le regard de la Reine, qui ne peut rien faire sous peine d'attirer l'attention du Roi, qui reste aveugle à la situation ; et la scène, répétitive de la première, de trouvaille de la lettre par Dupin chez le ministre, alors que la police, dépêchée par la Reine, n'avait vu que du feu à son exhibition transformée sous le manteau de la cheminée. La police avait en effet quadrillé l'appartement du ministre pour retrouver la lettre, que celui-ci avait retournée et laissée en évidence dans un porte-carte pendant sous le manteau de la cheminée.

Il y a aussi trois places, occupées tour à tour par divers personnages : la place aveugle du Roi, puis du policier, la place féminine, qui est sous la dépendance de la lettre et se la fait ravir, celle de la Reine, puis du ministre et la place de l'agent, celui qui interprète la situation et prend la lettre, celle du ministre, puis de Dupin. La place aveugle évoque, bien sûr, le moi ; la place féminine dans son rapport à la lettre phallique évoque le sujet de l'inconscient ; et la place de l'agent-interprète évoque celle de l'analyste et du contrôleur.

3. S. Freud, « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? » (1919), dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 239-242 et p. 239.

4. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11-20 et p. 13.

5. J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11-61.

6. Auteur anonyme, « D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 204-222.

Pour l'auteur de l'article, « c'est à faire le travail besogneux du préfet que le psychanalyste [peu expérimenté] se sent astreint [...]. C'est alors que le contrôleur peut trop facilement jouer le rôle de Dupin [...]. "Continuez à chercher", peut dire le contrôleur à l'élève balourd, en sachant que l'élève ne trouvera rien jusqu'au jour où le contrôleur lui donnera, moyennant finances, la clef de la situation : la lettre volée. Car il est vrai que le contrôleur est en position [...] d'interpréter tout autre chose : pour la seule raison qu'il n'est pas placé au lieu d'aveuglement constitué [...] par le transfert qui comme l'amour rend aveugle [...]. La position en retrait du contrôleur est comparable à celle de Dupin [...]. C'est de là qu'on peut voir l'essentiel : que le ministre est poète et mathématicien <sup>7</sup> », et en déduire le fantasme où il a enchâssé la lettre.

Je ne suivrai pas totalement l'auteur dans ces développements, car il oublie que la fonction de l'analyste contrôlant est de se faire le porteur, parfois à son insu, de la lettre en souffrance de l'analysant. En ce sens, à la question éthique près évidemment, il participe aussi de la figure du ministre dans ses deux versions, agent dans les cures qu'il mène, puis sujet divisé, quelquefois aliéné à son objet fantasmatique, en contrôle.

La question de l'aveuglement du contrôlant est traitée par Helen Deutsch dans son article « Analyse sous contrôle <sup>8</sup> ». Elle écrit : « Cette analyse [de contrôle] par l'entremise du candidat est difficile, parce que le matériel reproduit est perçu au travers d'un intermédiaire qui devrait être transparent, mais qui est bien souvent plein d'un dépôt trouble, dépôt qu'il faut éliminer si l'on veut voir le patient. Ce dernier dépôt analytique des complexes chez le candidat apparaît si limpide après une brève période d'observation, que le démasquer et l'éliminer chaque fois ne présente pas de grandes difficultés. Cependant, ce dépôt est si épais chez certains candidats, que le travail s'avère tôt ou tard impossible. Il est alors nécessaire soit de renvoyer le candidat à son analyse, soit de mettre en question ses compétences. »

Participe aussi pour Helen Deutsch à ce dépôt trouble l'identification au patient ou à l'analyste (du « candidat »). Mais, écrit-elle,

7. *Ibid.*, p. 218-219.

8. H. Deutsch, « Analyse sous contrôle », *Ornicar?*, n° 42, p. 88-93.

mensuel 39

« le candidat absorbe bel et bien le matériel que lui fournit le patient, alors qu'il est bien loin d'en saisir toute l'importance. Si l'on autorise le candidat à reproduire le matériel au moyen de la libre association, on constate alors que son inconscient se montre bien plus averti dans cette tâche que son savoir conscient. [...] La part la plus difficile de la technique analytique, c'est de classer les libres associations du patient avec cette "attention également flottante" préconisée par Freud. Le candidat doit saisir la valeur inestimable de cela durant les heures de contrôle. Outre sa valeur éducative, cette technique du contrôle offre de plus la meilleure occasion de voir réellement dans l'inconscient du patient, par-delà l'épaule du candidat <sup>9</sup> »

Dans le courant hongrois, avec Ferenczi, et comme le souligne Vilma Kovacs dans son article « Analyse didactique, analyse sous contrôle <sup>10</sup> », l'accent est plutôt mis sur ledit « contre-transfert » de l'analyste. C'est sur lui que doit porter le contrôle, d'où l'intérêt que celui-ci soit entrepris quand le contrôlant est encore en analyse et avec son propre analyste.

Ainsi, l'une et l'autre visent à clarifier le résidu contre-transférentiel opaque, autre nom de la résistance de l'analyste, mais Helen Deutsch privilégie le contrôle de la cure et Vilma Kovacs le contrôle de la position de l'analyste.

Dans « Fonction et champ de parole et du langage », Lacan suit cette veine et, en filigrane, il distribue sur le schéma *L* l'axe imaginaire de la résistance de l'analyste et l'axe symbolique de la transmission de la lettre de l'inconscient. Dans le contrôle, je le cite,

« le contrôleur manifeste une seconde vue, [...] qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons [...].

La raison de cette énigme est que le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qu'implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *supervision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait

9. *Ibid.*, p. 90-91.

10. V. Kovacs, « Analyse didactique, analyse sous contrôle », *Ornicar?*, n° 42, p. 94-102.

d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyste n'exprime que très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas [...] un objet au-delà de la parole du sujet. [À l'inverse de ce que visent les phénoménologues].

[...] Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles *pour ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe de l'inconscient par l'inconscient <sup>11</sup> ».

Communication directe d'inconscient à inconscient, contre laquelle Lacan s'inscrit évidemment. Plus loin, il écrit :

« Ici commence la réalisation de la parole pleine [que vise l'attention flottante].

[L'analysant] l'a fait passer [...] dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* [...] se joue sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs <sup>12</sup>. »

Lacan reprend ces divers thèmes dans sa conférence du 1<sup>er</sup> décembre 1975 à l'université de Columbia <sup>13</sup>. Alors qu'en 1953 il dit préférer au terme de « contrôle » le terme de « supervision » – rejoignant en cela les métaphores scopiques d'Helen Deutsch –, en 1975 il dit préférer au terme de « supervision » celui de « superaudition », qui est déjà en germe dans « Fonction et champ de la parole et du langage » avec le terme de « transaudition », nécessaire pour la détection de ce qui doit être entendu. « Il est très surprenant, dit-il, [...] qu'à travers ce que vous [en] dit un praticien, on puisse avoir une représentation de celui qui est en analyse... C'est une nouvelle *dit-mension* <sup>14</sup>. »

11. J. Lacan, « Fonction et champ de parole et du langage », dans *Écrits*, op. cit., p. 237-322 et p. 253-254.

12. *Ibid.*, p. 255.

13. J. Lacan, « Conférence à la Columbia University », *Scilicet*, n° 6-7, op. cit., p. 42-52.

14. *Ibid.*, p. 42.

mensuel 39

Cette *dit-mension* correspond à « l'endroit où repose un dit <sup>15</sup> », et elle renvoie à la structure de fiction de la vérité, à sa valeur de mythe, c'est-à-dire à une structure symbolique qui enserme un réel impossible à dire, si ce n'est justement par le mythe. Dans ce mythe qui se transmet, nous retrouvons l'*épos* de 1953, qui implique le chœur et les spectateurs, ce qui donne finalement une des fonctions du contrôleur. Le contrôleur en troisième personne, comme dans le mot d'esprit, accuse réception de la lettre de l'inconscient. C'est le signifiant du manque de l'Autre qui préside à la logique du mot d'esprit, ce qui n'est pas sans rapport avec la subjectivité seconde dont parle Lacan dans le discours de Rome.

Le contrôleur s'assure aussi que le S2 des chaînes associatives de l'analysant est bien placé dans la cure en position de vérité, conformément au discours analytique, ce qui implique de prendre ces chaînes associatives à la lettre.

En 1962, dans son séminaire *L'Angoisse*, Lacan anticipe sur sa théorisation du discours analytique en soulignant un point commun entre contrôle et cure : « Dans le contrôle, c'est ce que vous savez, ou ce que vous sauriez, qui est apporté et je n'y intervins que pour donner l'analogue de l'interprétation, à savoir cette addition moyennant quoi quelque chose apparaît qui donne le sens à ce que vous croyez savoir, qui fait apparaître en un éclair ce qu'il est possible de saisir au-delà des limites du savoir <sup>16</sup>. » Cette intervention est une adjonction de S1 produit par le discours analytique (comme il le dira dans *L'Envers de la psychanalyse* <sup>17</sup>).

Le contrôle est donc une discipline qui apprend, ou qui devrait apprendre, à repérer l'articulation du savoir de l'inconscient en « chaînes de lettres si rigoureuses qu'à condition de ne pas en rater une, le non-su s'ordonne dans le cadre du savoir <sup>18</sup> », comme écrit Lacan dans la « Proposition d'octobre 67 ». Il s'agit d'y soutenir la « mise en réserve » du savoir du contrôlant et sa pratique du savoir textuel.

15. *Ibid.*

16. J. Lacan, *Le Séminaire, L'Angoisse, 1962-1963*, version AFI inédite, séance du 21 novembre 1962.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 130.

18. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 243-259 et p. 249.

Cela est congruent à l'inconscient comme savoir sans sujet, ainsi que Lacan le définit en 1967-1968. C'est le désir de l'analyste, en tant que désir de savoir, surgi dans la passe de la chute du sujet supposé savoir, qui permet que le savoir sans sujet se déploie et soit pris en compte. « Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, [...] le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi <sup>19</sup> », écrit Lacan.

Il illustre le savoir sans sujet d'un apologue repris du passage biblique du banquet de Balthazar <sup>20</sup> où apparaissent des « lettres de muraille <sup>21</sup> » (Lacan) qui, comme la formule de la triméthylamine, figurent le savoir sans sujet de l'inconscient :

« *Méné, méné, tékel, oupharsin* ["compté, compté, pesé, retranché", qui s'écrit sur le mur face à Balthazar]. Si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre [...]. Mais du même souffle, on attribue la farce au Tout-Puissant [c'est-à-dire au sujet supposé savoir], de sorte que le trou est refermé du même coup qu'on le rapporte, et l'on ne prend même pas garde que par cet artifice le fracas lui-même sert de rempart au désir majeur, le désir de dormir. Celui dont Freud fait la dernière instance du rêve [...] à l'opposé de tout ce qui a été produit avant lui sous le *label* de l'inconscient, [l'inconscient freudien] marque bien que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise ?

Le *Vergreifen* [la méprise, mot freudien pour les actes manqués], dépassant le *Begriff* [la prise ou le concept] promeut un rien qui s'affirme et s'impose <sup>22</sup>. »

Si le désir de l'analyste est central dans l'efficace de la cure, il relève de la cure de l'analyste et de sa passe et moins du contrôle, qui, lui, peut participer à la rectification de la position de l'analyste contrôlant et à un gain dans son rapport au savoir. Cependant, Lacan, dans son discours à l'EFP <sup>23</sup>, précise qu'un contrôle <sup>24</sup> pourrait sembler

19. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 329-339 et p. 338.

20. La Bible, « Daniel », 5 : 26-28.

21. J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », art. cit., p. 11-61 et p. 40.

22. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 336.

23. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 261-280.

24. Sur ce qu'est ce contrôle, deux lectures possibles : le contrôle de l'existence du désir du psychanalyste par la procédure de la passe ou la pratique du contrôle qui pourrait soutenir le désir du psychanalyste.

mensuel 39

n'être pas de trop pour maintenir opérant le lieu du désir du psychanalyste, pour faire en sorte que l'analyste reste dépassé par son acte, plutôt qu'il dépasse son acte, virant ainsi à l'incapacité. Et Lacan donne un exemple de cette incapacité : « Céder à la demande de phallus [de l'obsessionnel], à l'interpréter en termes de coprophagie, et ainsi, de la fixer (cette demande) à sa chiasse, à ce qu'on fasse enfin défaut à son désir [celui de l'obsessionnel] <sup>25</sup> ».

Peut-être est-ce en fonction du rapport du contrôlant au sujet supposé savoir que Lacan détermine deux périodes lors de ses contrôles dans sa conférence à l'université de Columbia du 1<sup>er</sup> décembre 1975 <sup>26</sup> et lors de la première séance du séminaire sur le sinthome qui y fait suite, le 18 décembre 1975 <sup>27</sup>.

Il y a une première étape où le contrôlant est comme le rhinocéros, dit Lacan : il fait n'importe quoi, et Lacan l'encourage à suivre son mouvement, car il a toujours raison, orienté qu'il serait par les premières séances avec les analysants de ses débuts d'analyste, orienté peut-être par le choc avec la rencontre du réel de la clinique, et peut-être aussi par sa propre analyse. Elle peut maintenir encore la fonction du sujet supposé savoir, dont le mathème <sup>28</sup> met en position de vérité le savoir inconscient, à l'instar du discours analytique, à ceci près que, dans le mathème du transfert, un sujet est imputé à ce savoir, d'où la difficulté signalée plus haut. La deuxième étape consiste à jouer de l'équivoque qui pourrait libérer du sinthome. Cette équivoque du signifiant qui permet de prendre le désir à la lettre résonne aussi dans le corps. Elle renvoie à une autre équivoque, qui joue du symbolique dans son rapport au réel, l'équivoque du semblant d'objet.

Nous allons aborder maintenant quelques fragments de contrôles qui font valoir ces divers points.

## Clinique

Lacan, à ma connaissance, a peu parlé de ses cas de contrôle, tout au moins explicitement. La seule occurrence que je connaisse

25. *Ibid.*, p. 266.

26. J. Lacan, « Conférence à la Columbia University », art. cit., p. 46.

27. J. Lacan, *Le Sinthome, 1975-1976*, version AFI inédite, séance du 18 décembre 1975.

28. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 248.



concerne la psychose, plus particulièrement l'autisme, et c'est sur un point de structure qu'il insiste : les autistes sont des gens sérieux, pour lesquels les mots ont un poids, qui ne prennent pas le langage à la légère <sup>29</sup>. Dans la question préliminaire, il souligne la nécessité de prendre en compte dans les contrôles la fonction du Nom-du-Père ou sa forclusion pour éviter les confusions nuisibles qu'engendre leur méconnaissance <sup>30</sup>.

Si Lacan a peu parlé de ses cas de contrôle, certains en ont donné un témoignage, dont voici un petit florilège.

*Un fragment de contrôle d'Éric Laurent avec Lacan*

Une de ses premières analysantes vient lui dire qu'elle a pris rendez-vous avec son plasticien pour se faire opérer du nez. Il est très ennuyé et en parle en contrôle avec Lacan. Celui-ci lui demande si ce nez est vraiment moche et, devant sa réponse négative, il lui dit : « Mais qu'attendez-vous pour lui dire que le nouveau nez n'est pas de saison ? » Ce qu'Éric Laurent traduit : qu'attendez-vous pour lui dire que la question, c'est son fantasme de grossesse et que cela n'a rien à voir avec se faire rectifier le phallus.

Ce fragment infirme ce que dit Lacan de sa pratique avec les « rhinocéros », car Éric Laurent dit qu'il en était un à cette époque <sup>31</sup>. Lacan n'hésite pas à faire d'emblée jouer l'équivoque qui prend le désir à la lettre, dans ce tout début d'analyse dirigée par un jeune analyste.

La question de Lacan sur la laideur éventuelle du nez de l'analysante fait jouer un autre registre que le plan symbolique, le contrôlant étant appelé à donner un avis esthétique sur son analysante, ce qui met en jeu la fonction de ses préjugés et peut le faire vaciller par rapport à un pseudo-idéal de neutralité.

29. J. Lacan, « Conférence à la Columbia University », art. cit., p. 45-46. Cf. aussi l'exposé de Rosine Lefort sur Robert et les commentaires de Lacan lors de son *Séminaire I, Les Écrits techniques*, version AFI, séance du 10 mars 1962 et suivantes.

30. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, op. cit., p. 531-583 et p. 278.

31. É. Laurent, *La cause freudienne*, n° 52, p. 148.

mensuel 39

*Un fragment de contrôle de Mustapha Safouan avec Lacan*

Je cite Safouan : « À un moment donné, j'avais affaire à un patient impuissant. Ce jeune homme de 25 ans m'a sorti au cours d'une séance le fantasme où il se voyait tel qu'il était sur le divan et où il suçait le pénis d'un homme non identifié. Or la capture homosexuelle de ce garçon à mon endroit ne faisait pas mystère, c'était même un caractère déployé, ouvert de son transfert [...]. Fort de tout cela, je lui ai dit que le personnage debout non identifié, c'était moi, l'analyste [...]. Lacan me fit remarquer qu'après tout, il n'y avait pas dans la pièce que l'analysant et moi... il y avait aussi lui, Lacan <sup>32</sup>. »

Dans une séquence qui n'est pas sans évoquer *Le Banquet*, Lacan intervient en soulignant la présence de la « troisième personne » dans le transfert ; il rompt ainsi la capture narcissique entre le contrôlant et son analysant en donnant un peu d'air à la situation. Il indique la place de la « subjectivité seconde » d'où peut être appréhendée la cure et fait valoir la fonction de semblant d'objet de l'analyste. Peut-être s'appuie-t-il aussi sur la rivalité imaginaire du contrôlant à son égard pour susciter un désir, comme, involontairement, Laërte le fait pour Hamlet lors de l'enterrement d'Ophélie. Ici, il s'agirait de susciter le désir de se trouver à cette place de semblant d'objet dans le transfert – ce qui peut faire horreur au contrôlant.

*Un fragment de contrôle de Jean-Claude Razavet avec Lacan*

Il s'agit d'un article détaillé du numéro 114 de *La Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, de décembre 1992, sur le contrôle comme rectification subjective <sup>33</sup>. Je n'en reprendrai que quelques grandes lignes.

Le patient vient voir Jean-Claude Razavet parce qu'il est « sombre », dit-il, et impuissant. Et sombre, il l'est aussi à un autre titre, puisqu'il est noir. Le couple signifiant clair/sombre jalonne toute la cure, il donne la formule de son fantasme, où il s'identifie à la femme esclave de l'homme, et il a des répercussions du côté du fantasme de l'analyste, qui s'intéresse à l'éventuelle équivalence entre la

32. Cité sur le site électronique « Le goût de la psychanalyse », peut-être issu de la *Lettre de l'EFP*, n° 16.

33. J.-C. Razavet, « Le contrôle comme rectification subjective », *La Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, n° 114, décembre 1992, p. 20-22.

différence sexuelle et la différence de couleur. La cure amène un gain thérapeutique : il n'est plus impuissant, il se trouve une amie et « comme [il] envisage d'être clerc de notaire, [il] est moins sombre » (c'est une citation de l'analysant). Il faut noter que toutes les tentatives de l'analyste pour faire jouer l'équivoque signifiante sur cette phrase resteront sans effet apparent.

Mais l'analysant se fabrique une théorie de l'analyse où l'analyste est un vide-ordures dans lequel on déverse toutes les « saloperies ». L'analyste ne le contredit pas. La question vient alors à l'analysant de la manière dont pourrait finir sa cure. Comment se débarrasser de l'analyste ? Il nourrit la fantaisie qu'il pourrait bien, fort comme il est – c'est « une armoire à glace », *dixit* l'analyste –, balancer l'analyste par la fenêtre. L'analyste en perd sa mobilité physique (il se cramponne à son fauteuil) et psychique (il est de moins en moins léger dans ses interventions). L'analysant s'entraîne au karaté, que, croit-il, son analyste pratique aussi. Et il entrevoit, dit-il, le jour où il passera réellement l'analyste par la fenêtre. Là-dessus, il va voir une sorcière de son pays dont il vante la puissance magique qui pourrait tuer. L'analyste, pris de peur, se décide à en parler en contrôle à Lacan avec lequel il est en analyse.

Lacan, durant l'exposé du cas, lui demande, « soucieux » – je cite –, si son analysant pratique le vaudou, puis, à la fin de l'exposé, murmure : « Nous ne sommes pas dans le discours analytique. » Il lui demande : « Mais pourquoi n'est-ce pas vous qui le foutez par la fenêtre ? – C'est que c'est une armoire à glace ! – Eh bien achetez donc un coup de poing américain ! » Et il sort de sa poche un coup de poing américain qu'il promène sous les yeux du contrôlant, interloqué, en le congédiant.

Cette intervention s'avère efficace, l'analyste n'est plus cloué à son fauteuil et, alors que l'analysant le traite une nouvelle fois de poubelle, il s'avance dans son champ de vision et lui dit : « Vous vous trompez, l'analyste n'est pas une poubelle. Si vous continuez comme ça, je vous fous à la porte ! » À partir de là, « l'analyse reprend un tour tranquille » et il n'est plus question de la sorcière. Au bout de six mois, l'analysant retourne dans son pays, où il a trouvé une place de clerc de notaire.

mensuel 39

L'analyste construit le cas selon le schéma : aliénation à un S1, le signifiant « clair », signifiant de l'idéal et du transfert, et séparation d'avec la jouissance fantasmatique d'« être la femme esclave ». Or, c'est justement la séparation qui est difficile. Lorsque le sujet accède à la jouissance phallique, c'est là qu'apparaît l'évocation de l'*acting out* du passage de l'analyste par la fenêtre, qui, à mon sens, avec l'épisode de la sorcière et l'éventuel pousse-à-la-femme (la jouissance d'être la femme esclave), a une tonalité plutôt paranoïaque – ce que réfute Jean-Claude Razavet.

Quoi qu'il en soit, Jean-Claude Razavet attribue cet *acting out* au fait que, dans son propre fantasme, l'objet n'est pas suffisamment évidé de sa jouissance. Il se trouve alors immobilisé en position de maître à la peau claire. L'intervention de la sorcière le fait passer en S, fixé à son fauteuil et à sa crainte.

Que fait Lacan ? C'est au moment où il lui parle d'armoire à glace qu'il sort de sa poche cet objet contondant. Il brise le miroir, l'axe imaginaire a-a', et lui permet de franchir le plan de l'identification en rétablissant le circuit symbolique. Avec la manipulation de cet objet de la réalité, ainsi qu'avec son souci du vaudou, Lacan rétablit la fonction du semblant, et, par son acte énigmatique, il permet à la cure de sortir d'une partie de bras de fer : « Qui sera le maître, qui sera l'esclave ? », pour prendre un tour plus analytique. L'acte de Lacan permet l'acte de l'analyste, dont l'intervention s'appuie aussi sur le surgissement d'un objet dans la réalité : son propre corps dans le champ de vision de l'analysant.

Cette séquence est précieuse parce qu'elle nous donne plusieurs temps : la cure, le contrôle et les effets du contrôle sur l'analyste et sur la cure.

Nous y voyons Lacan intervenir sur plusieurs niveaux intriqués : un diagnostic de structure, « nous ne sommes pas dans le discours analytique », une rectification de la position subjective de l'analyste qui n'est pas sans effets thérapeutiques sur le contrôlant et une leçon en acte sur le discours analytique. Il donne l'appui de son désir d'analyste au désir de son contrôlant quant à la cure et dessine pour lui le passage de l'identification a-a' au semblant de a.

En conclusion, je remarquerai que deux fonctions essentielles du contrôle : prise à la lettre du savoir inconscient, S2, mis en

position de vérité, et ouverture sur la fonction du semblant d'objet, (a), comme agent, correspondent à la partie gauche du discours de l'analyste. C'est ce que le contrôle a à soutenir dans les cures du contrôlant.

C'est en position de sujet divisé,  $\$$ , que le contrôlant témoignera au plus près de la clinique de l'inconscient. Il est au travail de la production d'un savoir qui concerne plusieurs niveaux. Comme le note Colette Soler, ce savoir concerne « ce qui s'est déchiffré dans le flux des dits analysants, ce qui de son dire s'est déduit, ce qui de son savoir-faire avec le transfert a opéré <sup>34</sup> ». L'adjonction d'un S1 par le contrôleur aux éléments S2 amenés par le contrôlant peut faire apparaître en un éclair ce qu'il est possible de saisir au-delà des limites du savoir. Dans « Lituraterre », Lacan nous dit d'ailleurs que la lettre dessine le bord du trou dans le savoir <sup>35</sup>. Cela ne nous dédouane pas, bien sûr, de la nécessité d'un savoir clinique solide dans notre abord de l'inconscient, mais cela assigne au contrôleur la tâche, je cite Colette Soler, « de se faire la cause de la jonction-disjonction entre l'élaboration de savoir et la discipline de l'ignorance, au plus proche du désir de savoir <sup>36</sup> ». Moyennant quoi, quelquefois, le contrôle permet d'élever la particularité du cas à l'écriture du mathème.

34. C. Soler, « Quel contrôle ? », *Ornicar?*, n° 42, p. 108-113 et p. 113.

35. J. Lacan, « Lituraterre », art. cit., p. 14.

36. C. Soler, « Quel contrôle ? », art. cit., p. 113.

Patrick Barillot

## Particularité de l'acte analytique \*

Ce soir, je prendrai la question de la formation du psychanalyste, qui est le thème central de ce séminaire, par le biais de l'acte analytique. L'aspect qui m'intéressera le plus est le lien de l'acte analytique avec la passe, prise comme le passage du psychanalysant au psychanalyste. En préparant ce travail, je ne m'attendais pas à être autant orienté dans cette direction de la question des rapports de l'acte analytique avec la passe.

En effet, l'acte analytique n'est pas un concept sur lequel on disserte fréquemment pour en faire la théorie. Cet acte, on le suppose, intuitivement, le plus souvent dans la pratique de l'analyste, au niveau de l'interprétation. Faites vous-même l'expérience et interrogez vos collègues analystes sur ce qu'est pour eux l'acte analytique, et vous constaterez que les réponses le localisent fréquemment dans l'interprétation. Quant aux rapports de l'acte avec la passe, il n'en est que rarement fait mention.

Pourtant, si on suit ce qu'en dit Lacan, et on ne peut pas faire autrement que de le suivre, puisque c'est lui qui en a élaboré le concept, qui n'existait pas avant, qui en a créé le syntagme en combinant la notion d'acte à la psychanalyse pour en faire ensuite la doctrine, eh bien ce lien entre la passe et l'acte est fort, puissant.

Parler de l'acte en psychanalyse pouvait sembler dans un premier temps contradictoire, voire un oxymore tant la posture de l'analyse se caractérise par son non-agir. Mais, justement, l'acte n'est pas l'agir, l'acte se soutient toujours d'un dire.

Que l'acte analytique soit placé au cœur de la passe est explicitement dit dans le compte rendu du séminaire *L'Acte psychanalytique*, que j'ai cité dans mon argument et que je vous lis : « L'acte

\* Paris, novembre 2008.

psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste. C'est là le recours au plus communément admis du nécessaire à ce passage, toute autre condition restant contingente auprès <sup>1</sup>. »

Vous voyez que la thèse est forte et comporte deux versants.

D'abord, elle affirme premièrement que le passage de l'analysant à l'analyste – je précise pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la doctrine de la passe que l'analyste ici n'est pas le praticien de longue date de l'analyse mais désigne l'analysant qui décide de s'engager dans la pratique analytique –, que ce passage donc suppose l'acte analytique, l'existence de cet acte, et, deuxièmement, que la seule condition vraiment nécessaire pour ce passage à l'analyste est la présence de cet acte.

Cette thèse déjà conséquente est complétée par une autre que je vous donne déjà ici parce qu'elle figure dans l'argument de ce séminaire, à savoir que c'est par la passe que se fait « le contrôle de l'acte ».

Colette Soler nous introduit à cette thèse du contrôle de l'acte par la passe quand elle écrit dans son texte de présentation du séminaire École de cette année que « notre École [...] met le "contrôle de l'acte" par la passe en position de faire balance aux effets ambigus de la pratique du contrôle ». Placer le contrôle de l'acte dans la passe et non pas dans ce que nous pratiquons sous le nom de contrôle était le vœu, l'objectif visé par Lacan avec la mise en place de la procédure. J'ai l'impression que l'on mesure mal la portée de cette affirmation, son poids dans le fonctionnement institutionnel de l'École.

Lacan présente ce changement assez radical à la communauté de son École sans ambiguïté. Juste après avoir fait sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École <sup>2</sup> » et en réponse à ses détracteurs qui lui reprochaient de vouloir ainsi remettre à des non-analystes le contrôle de l'École, Lacan répondait dans son « Discours à l'EFP <sup>3</sup> »

1. J. Lacan, « L'acte psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375.

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

3. J. Lacan, « Discours à l'EFP », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

mensuel 39

qu'il n'irait pas moins qu'à en relever le gant et que le sens de sa proposition était bien de « mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique <sup>4</sup> ».

Il ne faut pas se méprendre sur ce que désigne le non-analyste. Ici, Lacan parle de ceux qui ne sont pas estampillés analystes par l'institution, soit comme AME, soit comme AE, titre qui existait déjà avant la procédure de la passe mais avec d'autres critères. Le non-analyste est l'analysant qui se décide à occuper la position de l'analyste, celui qu'il faut saisir, comme il le dit, avant qu'il ne se précipite dans l'expérience. C'est donc une vive critique des procédures de garantie, par laquelle il opère un déplacement de l'examen de l'acte dans la pratique du contrôle vers la procédure de la passe.

Deux thèses majeures :

- l'analyste est défini par son acte ;
- la passe est le dispositif qui permet le contrôle de cet acte, et Lacan ajoute que c'est même le seul point où l'acte peut être interrogé. On trouve cette affirmation dans son séminaire sur l'acte : « Le seul point où l'acte peut être interrogé est son point d'origine <sup>5</sup>. » Ce point d'origine est précisément celui du passage à l'analyste que la procédure de la passe vient questionner.

Avec sa Proposition et son Discours à l'EFPP, Lacan tente donc un déplacement majeur du contrôle de l'acte, alors entre les mains des analystes de son École qu'il estime n'être pas à la hauteur de la tâche – il leur dit : « L'état présent du statut de l'analyste non seulement le porte à éluder cet acte, mais dégrade la production qui en dépendrait pour la science <sup>6</sup> » –, pour placer ce contrôle entre les mains des non-analystes. Et c'est pourquoi sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École » fait de la passe le moment où l'acte « pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit <sup>7</sup> ». Dans cette perspective, on saisit pourquoi la passe est intimement liée à l'acte analytique.

Avant de pousser plus loin l'examen de ces thèses et de leurs conséquences, je vous précise les références sur lesquelles je vais m'appuyer. Elles tiennent toutes dans un mouchoir de poche.

4. *Ibid.*, p. 270.

5. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 17 janvier 1968.

6. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 270.

7. *Ibid.*, p. 266.



La première est « La proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'École ». Dans ce texte, il n'est pas fait mention de l'acte analytique comme tel, Lacan n'en avait pas encore élaboré le concept, ce qui ne l'empêchait pas de se questionner à ce sujet. Il en est tout de même question quand il évoque ce qui a permis le passage de Freud analysant avec Fliess à Freud psychanalyste. Ce premier acte analytique indique que Freud n'a pas fait une autoanalyse, Fliess ayant occupé une position lui permettant ce passage, position qui n'était assurément pas liée à son savoir, quelque peu ésotérique.

Puis, juste après sa Proposition sur cette nouvelle forme de garantie qu'il souhaite voir apportée par son École à la nomination des analystes, Lacan commence, un mois plus tard, son séminaire *L'Acte psychanalytique*, qui traite de la fin de l'analyse, celle qui est poussée au point de produire un analyste. Vous voyez que les élaborations sur la doctrine de la passe et sur l'acte analytique sont conjointes.

Peu après le début de ce séminaire, arrive le « Discours à l'École freudienne de Paris » de décembre 1967, qui est une réponse aux objections faites à sa Proposition. On les trouve dans les *Autres écrits*, augmentés d'un commentaire de 1970.

Puis vient le compte rendu du séminaire sur l'acte, plus tardif puisque daté de juin 1969, qui comporte des thèses qui n'ont pas toutes été développées dans le séminaire et dont nous trouvons des compléments de développement dans le séminaire contemporain intitulé *D'un Autre à l'autre*, à la leçon du 4 juin 1969. Tout le séminaire sur l'acte analytique vise à répondre à la question de ce qu'est être psychanalyste.

Alors, comment se caractérise l'acte analytique puisque c'est de lui que l'analyste tire son statut ? Lacan formule de bien des façons dans son séminaire ce qui caractérise l'acte analytique et chaque nouvelle formulation complète la précédente. J'en ai retenu une qui ne dit pas tout de l'acte mais qui peut nous servir de bon point de départ : il nous dit que le psychanalyste dans son acte « s'offre à supporter dans un certain procès de savoir ce rôle d'objet de demande, de cause du désir, qui fait que le savoir obtenu ne peut être tenu que pour ce qu'il est, réalisation signifiante accointée à une révélation de fantasme <sup>8</sup> ».

8. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, op. cit.

mensuel 39

S'offrir à supporter ce rôle d'objet de la demande, de cause du désir, nous savons tous qu'il s'agit de l'objet *a*, c'est connu, archi-rabâché, mais j'y reviendrai un peu quand même.

Il n'est pas inutile de préciser que si l'essence du psychanalyste est d'assumer la place où se situe l'objet *a*, cela n'est pas suffisant à l'opération éclairée de l'acte analytique, car fonctionner en tant qu'objet *a* est le propre des analystes, même s'ils n'en savent rien. Il revient au dispositif de la passe d'examiner le statut du sujet qui se met dans cette position, position qui nécessite que l'analysant qui passe à l'analyste sache ce qui la conditionne. C'est pourquoi Lacan dit que s'offrir comme support de l'objet *a* doit se faire dans un certain procès de savoir, lié lui-même au savoir obtenu dans l'analyse.

Ce savoir obtenu par l'analyse, Lacan l'encadre ; il avertit qu'il « ne peut être tenu que pour ce qu'il est », à savoir « une réalisation signifiante accointée à une révélation de fantasme <sup>9</sup> ». La réalisation signifiante renvoie, je pense, à la vérité et à sa structure de fiction, elle-même liée à la révélation du fantasme, ce qu'on nomme aussi par l'expression de traversée du fantasme. Je ne développerai pas cette partie et m'arrêterai à la question que Lacan pose à propos de ce savoir obtenu par l'analyse quand, dans son résumé de l'acte analytique, après nous avoir dit qu'à la fin de l'analyse il y a du « savoir acquis », il demande : « Mais à qui <sup>10</sup> ? »

Je me suis interrogé sur les raisons de cette insistance à questionner le bénéficiaire de cet acquis. C'est certainement qu'à l'époque la réponse n'allait pas de soi. Va-t-elle de soi aujourd'hui ? C'est à examiner. En tout cas pour les non-lacaniens elle est toujours d'actualité.

D'abord, il réfute l'idée que ce savoir se fait au profit du psychanalyste qui a conduit la cure. En effet, si tel était le cas, si l'analyste était le bénéficiaire de l'expérience, cela le poserait en tout du savoir et en droit de faire le bilan de l'expérience.

Finalement, pour Lacan, le psychanalyste n'en sait pas plus que son patient sur ce qu'il en est de l'acte sexuel et sur ces affaires dites d'union sexuelle. Là n'est pas son avantage. Sa place est d'être non

9. *Ibid.*, leçon du 20 mars 1968.

10. J. Lacan, « L'acte psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », art. cit., p. 375.

pas sujet de la connaissance mais instrument de la révélation. Ce n'est donc pas le savoir qui fait la qualification du psychanalyste. Vous remarquerez que c'est la position la plus commune des psychothérapeutes de se penser comme détenteur d'un savoir sur ces questions.

Ce savoir acquis est donc celui de l'analysant, mais ce n'est pas non plus tout le savoir de l'inconscient, savoir sans sujet. À la fin de l'analyse il demeure de l'inconscient, une incurable vérité, comme il la nomme, une impuissance à savoir. C'est pour cette raison que Lacan à l'occasion peut dire qu'il n'y a pas de psychanalysé, mais seulement un « ayant été analysant », et un sujet averti justement de cela qu'il reste toujours divisé.

Quel est l'acquis de savoir requis pour soutenir l'acte ? Si l'objet petit *a* est au principe de l'acte, son pivot, ce n'est donc pas en tant que sujet que l'analyste opère dans la cure, ce qui fait dire à Lacan que l'analyste ne pense pas dans son acte – ce qui ne le dispense pas pour autant de penser la psychanalyse en dehors de celui-ci.

Pour fonctionner ainsi, comme objet et non pas comme sujet du savoir, l'analysant a dû faire tout un parcours, qui débute par la croyance faite au sujet supposé savoir, ressort du transfert, pour arriver à la fin à destituer subjectivement son analyste du savoir à lui supposé. Ce que Lacan nomme destitution subjective, chute du sujet supposé savoir, faille aperçue du sujet supposé savoir. Nous avons là une particularité de l'acte analytique.

L'analysant arrivé à ce terme de l'analyse où il a fait chuter le sujet supposé savoir pour réduire son analyste à n'être plus que l'objet cause du désir, eh bien l'analysant dans son passage à l'analyste remet en selle ce sujet supposé savoir. Car l'acte analytique nécessite, pour autoriser la tâche analysante, de donner support au transfert par la foi faite au sujet supposé savoir, alors que l'analyste sait que cette foi n'est pas soutenable. Il sait qu'il n'est pas le sujet supposé savoir et aussi qu'il est voué à ce que Lacan nomme le désêtre de l'analyste. Le psychanalyste est le seul – ce qui le distingue des psychothérapeutes – à pouvoir mettre en cause cette fonction du sujet supposé savoir.

L'acte, écrit Lacan, et nous le répétons à l'envi, « l'acte (tout court) [valable pour tout acte] a lieu d'un dire, et dont il change le

mensuel 39

sujet <sup>11</sup> ». Quel est ce dire ? Il me semble que c'est celui qui instaure le cadre analytique, l'invitation à tout dire de l'association libre. La règle analytique est une incitation au savoir, dont le névrosé est en quête, et elle fait foi à cet Autre comme lieu où le savoir s'institue, elle fait foi au sujet supposé savoir.

Mais la définition de l'acte comporte que ce dire change le sujet. De quel changement est affecté le sujet et quel est le sujet en cause ?

Le sujet concerné est l'analyste dans son acte, qui opère non plus en tant que sujet mais en tant qu'il est objet pour son analysant. C'est à ce niveau que je situe le changement qui affecte l'analyste sujet dans son acte qui se fait objet de l'analysant. Lacan insiste beaucoup pour dire que l'essentiel du point de vue de l'acte est non pas qu'à la fin de l'analyse le psychanalyste devienne *pour* l'analysant l'objet *a*, mais que l'objet soit dès le départ impliqué par toute l'opération comme ce qui doit être le solde de l'opération analysante. C'est dire que l'analyste est d'emblée cet « en-soi <sup>12</sup> » de l'objet *a* (en-soi de l'objet pour s'opposer à être objet pour l'autre) sous les formes isolables que nous connaissons bien, de la voix, du regard, du sein ou de l'excrément <sup>13</sup>. D'autant mieux isolables que l'analyste se tait, qu'il ne voit pas et qu'il demeure sourd aux demandes du patient d'où surgiront plus facilement les objets de la demande.

Cependant, si l'objet est présent d'emblée et si l'analyste en est son support, il – l'analyste – n'est pas qu'objet, et le changement qui l'affecte a une certaine progressivité dans le déroulement de la cure. L'attitude de l'analyste évolue à la mesure de ce changement au cours de la cure. Cela m'évoque ce qui se dit sur la pratique de Lacan, ce que j'en ai retenu. D'abord très chaleureux, très présent comme sujet dans la rencontre avec le candidat à l'analyse, dans le début de la cure, puis s'effaçant au fur et à mesure que l'analysant avance pour occuper cette fonction d'objet.

Remarquons que si l'objet *a* est présent dès le début de la cure, il y faut toute la tâche analysante pour qu'au terme de l'opération il réapparaisse ailleurs, dans le réel, rejeté par le psychanalysant. Et c'est cet objet évacué que l'analyste va finir par représenter <sup>14</sup>.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 351.

14. *Ibid.*, p. 347.

Pour parvenir au repérage du sens de l'acte analytique, l'analysant doit donc en passer par ce rejet de l'objet *a*, opération que Lacan appelle du nom un peu barbare de « désaïfication <sup>15</sup> ». Cela résonne avec « désidentification », mais, au lieu de porter sur la chute des identifications, nous avons ici le rejet de l'objet *a*.

Cette opération ne se fait pas sans impliquer la castration, et nous avons là les deux pôles, les deux points intimement liés qui doivent être atteints en fin d'analyse. Le premier concerne le sujet dans son rapport à la castration et le deuxième est lié à l'analyste comme support de l'objet rejeté.

Lacan nous dit qu'au bout de sa tâche analysante le patient doit s'être réalisé comme sujet dans la castration <sup>16</sup>. Il l'exprime autrement dans son compte rendu de l'acte quand il écrit, à propos d'un petit développement sur la castration et l'objet *a*, « ce qu'on appelle avoir fait de la castration sujet <sup>17</sup> ». Il est attendu de l'analysant, aux prises avec la castration, qu'il réalise qu'il n'a pas l'organe de la jouissance unifiante dans sa conjonction avec le sexe opposé. Le sujet doit se réaliser dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance de l'union sexuelle <sup>18</sup>. Cette opération vise finalement à inclure la castration dans le rapport sexuel qu'il n'y a pas, en tant que relation logiquement définissable.

La réalisation comme telle du manque phallique (– phi de la castration) au niveau du sujet nécessite aussi, nous dit Lacan, que la perte de l'objet, perte présente dès le départ, qui est le manque cause du désir, que donc cette perte à l'origine du statut de l'inconscient se réalise autre part qu'au niveau du sujet. Et c'est au psychanalyste que revient cette fonction de donner corps à ce que le sujet devient sous la forme de l'objet *a*, c'est-à-dire que l'analysant se décharge sur le psychanalyste de cet objet perdu.

Faire de sa castration sujet comporte donc cette réalisation du non-rapport sexuel et aussi que dans la béance de l'impasse du

15. J. Lacan, « L'acte psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », art. cit., p. 379.

16. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, op. cit.

17. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 380.

18. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, op. cit.

mensuel 39

rapport sexuel vienne l'objet *a* comme cause substituée à la faille du sujet, puisque pour la castration sa cause est absente <sup>19</sup>.

L'analyste est averti que, par son dire qui fait acte, il introduit l'analysant dans un dispositif dont il sait qu'il deviendra l'objet rejeté, le déchet. La question se pose de savoir ce qui pousse alors l'analysant à vouloir occuper cette place quand il passe à l'analyste, sachant qu'elle sera sa fin en tant qu'analyste. C'est la passe qui doit permettre d'en savoir un peu plus sur ce désir de l'analyste.

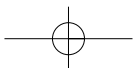
Nous reprenons à l'occasion cette formule que l'analyste à horreur de son acte. Quand Lacan fait mention de cette horreur qui saisit le psychanalyste dans son acte – il en parle déjà dans sa Proposition de 67 –, c'est pour dénoncer la suffisance des analystes pour qui la destitution subjective, la chute du sujet supposé savoir, comme il le dit « inscrite sur le ticket d'entrée » donné à l'analysant pour son trajet analytique, provoquerait chez le candidat à la fonction analytique « l'horreur, l'indignation, la panique <sup>20</sup> ».

Treize ans plus tard, au moment de la dissolution de son École, il reprend le thème de l'horreur de l'acte dans un article adressé au journal *Le Monde* en janvier 1980. « Oui, le psychanalyste a horreur de son acte, écrit-il, c'est au point qu'il le nie, et dénie, et renie – et qu'il maudit celui qui le lui rappelle, Lacan Jacques, pour ne pas le nommer. » Plus loin : « Ma passe les saisit-elle trop tard – les analystes établis – que je n'en aie rien qui vaille ? Ou est-ce d'en avoir confié le soin à qui témoigne n'avoir rien aperçu de la structure qui la motive ? »

Nous convoquons rarement cette horreur de l'acte dans nos discussions, peut-être est-ce en raison d'une plus grande modestie des analystes, ou bien d'un changement dans l'état du sujet supposé savoir, qui aurait perdu de sa superbe. Mais, en tout cas, pour la structure qui motive la passe, je ne pense pas qu'elle ait changé.

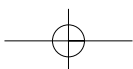
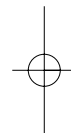
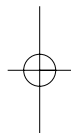
19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 347.

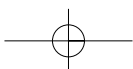
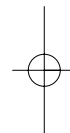
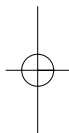
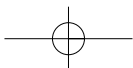
20. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 252.



## Du protocole à l'inconscient

---







**Martine Menès**

## **L'illusion du consentement « éclairé \* »**

En quoi l'appel constant au consentement éclairé, dispositif « pervers/puritain » comme le nomme le philosophe Dany Robert-Dufour, participe-t-il de la négation de l'inconscient ?

Il est de plus en plus difficile d'échapper à cette demande du social considérée dans le discours courant comme « moralement correcte ». Ainsi, un médecin spécialisé demande le consentement de son patient pour payer un supplément d'honoraires pour une consultation qui, en cas de refus, n'aura pas lieu, ou ailleurs dans un délai conséquent ; un directeur d'hôpital de jour demande l'accord pour son admission à un garçon de tout juste 7 ans, autiste ; un employeur demande à ses subordonnés la participation, facultative, à une évaluation dont dépend la survie de l'établissement. Ceci n'est qu'un bref florilège.

Il y a, à l'évidence, une contradiction interne dans la « morale » que cette demande prétend respecter, d'où l'appellation empruntée à notre collègue philosophe. L'escroquerie se situe tant au niveau social, humain, qu'au niveau psychique.

Résumons. Pour ce qui est de la forme : l'interlocuteur est supposé avoir une alternative, ce qui n'est pas toujours le cas. La dimension des conditions socioculturelles, économiquement ou symboliquement faibles, est totalement laissée de côté. De plus, les effets transférentiels générateurs de pouvoir sont volontairement, du moins je le suppose sinon il s'agit d'une coupable méconnaissance, ignorés. L'asymétrie de la relation (je reprends mon florilège : médecin-malade, adulte responsable-enfant égaré, employeur-employé...) n'est pas prise en compte. Chacun est supposé à la même place, ce

\* Après-midi du pôle Paris IDF Champagne nord, « Psychanalyse et institutions. Quel protocole pour l'inconscient ? », septembre 2008.

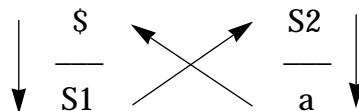
mensuel 39

qui a pour effet d'abraser les différences, y compris de génération. Autrement dit, d'attaquer un des fondements du symbolique, qui se construit dans la transmission des interdits structurants de l'inceste et du parricide.

Sur le fond : en quoi s'agit-il de consentement ? Certes, dans chaque cas la personne concernée a été minutieusement informée du contexte, des conditions, des conséquences de sa décision. Cette démarche repose sur l'illusion (volontaire ?) d'une intercommunication sans équivoque, sans risque d'erreur, d'interprétation, ni d'ambivalence, dans laquelle il est possible de contrôler exactement ce que l'on transmet, ce qui est reçu (l'interlocuteur est supposé comprendre le message tel qu'il est formulé). Autrement dit, l'échange est considéré comme l'envoi d'un message d'un ordinateur vers un ordinateur, ignorant les limites de l'impossible. L'instance moïque de surface est seule appelée à répondre à ces modernes chants des sirènes, sans tenir compte de la division qui s'entend pourtant dans les formules qui anticipent parfois ledit consentement : « Si ce n'était que moi, je... »

À qui s'adresse donc la demande du consentement ? À l'individu libéral supposé libre, en particulier libre de tout mouvement de l'inconscient. Autonome, comportemental, cognitiviste et... réaliste. Elle vise essentiellement à obtenir de lui une soumission librement consentie.

L'appel au consentement éclairé s'inscrit dans le discours du capitaliste, déduit du discours du maître par inversion de la partie gauche du mathème, et que Lacan décrit précisément dans sa conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972 <sup>1</sup>.



En suivant le sens des flèches dans l'écriture de ce discours, on voit que le sujet de l'inconscient n'y est pas déduit de l'inter/dit, de l'intervalle entre deux signifiants. Il se fait représenter par un seul

1. J. Lacan, *En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978.

signifiant, S1. Par ailleurs, il se trouve en connexion directe avec l'objet *a*, rabattu à sa dimension de plus-de-jouir susceptible de combler le manque à être. Lacan précise que le propre de ce discours est d'exclure la castration. La barrière de l'impossible qui inscrit la place du manque entre celle de la production (*a*) et celle de la vérité (S1) est court-circuitée ; ce discours tourne en rond dans la satisfaction permanente, ce qui en fait un pseudo-lien social. C'est bien ce que l'illusion d'une possibilité de consentement éclairé illustre.

« Je n'ai pas demandé à vivre. » Bientôt, ce reproche intemporel (rappelons-nous sa forme implicite chez Œdipe : « Mieux aurait valu ne pas naître ») ne va-t-il pas valoir à des parents un procès pour abus de confiance ? Il y a déjà aux États-Unis des mineurs qui demandent à « divorcer » de leurs géniteurs, autrement dit qui ne consentent pas à avoir les parents qu'ils ont. En somme, la société est mise en demeure, voire propose, d'entériner un fantasme, celui du « roman familial », qui consiste à « récupérer » les parents absolus et gratifiants d'avant l'Œdipe, en termes lacaniens qui consiste à nier le manque de l'Autre (A barré), donc à éviter la castration.

Il y a cependant un consentement qui est une condition nécessaire à l'apparition du sujet de l'inconscient. Il s'agit d'un premier temps de la subjectivité, désigné par Freud comme la *Bejahung*, et qu'il décrit dans le texte sur la *Verneinung*<sup>2</sup>, la dénégation. Le sujet y apparaît en tant que résultat d'une construction logique : la *Bejahung*, l'affirmation primordiale qui consiste à dire oui à l'ordre symbolique du discours qui fait la spécificité de l'humain. Seul l'humain ment, contrairement à l'ordinateur, preuve d'un usage métaphorique des mots bien au-delà de ce qu'ils désignent. Il peut donc dire oui, consentir, tout en pensant non. Freud attire l'attention sur la valeur du consentement dans l'article de 1937, « Constructions dans l'analyse »<sup>3</sup>. Les seules possibilités d'évaluer dans le cadre d'une cure l'assentiment ou le refus d'un patient à une construction relèvent exclusivement du matériel inconscient produit dans sa cure, dépendant de ce consentement initial aux signifiants qui le représentent.

2. S. Freud, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 135-139.

3. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes*, op. cit., p. 269-281.

mensuel 39

Bref rappel : la *Bejahung* se fait sur le mode d'incorporation. Au premier temps, celui d'un narcissisme originaire, l'être se satisfait autoérotiquement. Le monde est indistinct, le pouce ou le sein sont sans distinction bouts, morceaux réels de l'*infans* qui flotte dans la toute-puissance et dans une jouissance béate. Mais cela ne peut pas durer, car l'extérieur s'impose, ne serait-ce que pour la satisfaction des besoins. Le noyau du sujet se constitue en incorporant ce qui est source d'apaisement des tensions (premier temps : jugement d'attribution) qui ne vaut, n'existe (deuxième temps : jugement d'existence) qu'en fonction de ce qui est rejeté. Les racines du fantasme s'implantent dans cet écart entre expérience réalisée et expérience hallucinée.

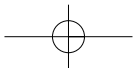
Lacan ajoute à ce qui est rejeté ce qui est perdu. En effet, la *Bejahung* est une affirmation primordiale qui consiste à consentir à entrer dans la chaîne signifiante, mais au prix d'une perte de jouissance – car la satisfaction n'est plus jamais à la hauteur –, d'une perte d'être – car les mots échouent à recouvrir tout le réel du vivant.

L'aliénation fondamentale aux signifiants de l'Autre anticipe et rend possible le seul consentement qui compte pour le sujet : accepter le manque dans l'Autre et par retour le sien propre, ce que les psychanalystes nomment depuis Freud : la castration.

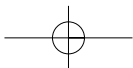
L'opération met en lumière qu'un choix est toujours forcé. Lacan l'illustre avec la question : « La bourse ou la vie ? » Il est clair que l'avoir (phallique), qui donne la valeur du sens (la bourse), ne peut aller sans l'être (la vie). Tandis qu'elle, la vie, ne peut se mener qu'amputée d'une part d'avoir (la bourse).

Le discours capitaliste promet de remédier à cette amputation par l'objet de consommation, mais le sujet de l'inconscient ne s'en trouve pas pour autant soulagé de sa division. Car le gadget laisse à désirer et le désir est esclave d'une cause (objet) perdue. Cela laisse dans les interstices béants du discours capitaliste place pour le discours de l'analyste, auquel s'adressent de plus en plus les modernes sujets détrompés des promesses d'un présent radieux qui n'attendrait que leur consentement pour les combler.

Encore faut-il ne pas céder sur l'offre psychanalytique. L'avenir de la psychanalyse dépend de la capacité des psychanalystes à ne pas psychologiser leur acte. Le champ institutionnel suppose un nouage



entre psychanalyse en intension, laquelle dépend de la fin de son analyse personnelle, et psychanalyse en extension, laquelle dépend de l'orientation soutenue par une politique des fins de l'analyse. C'est là qu'une École de psychanalyse peut participer à supporter le discours de l'analyste à travers le psychanalyste, toujours seul devant « l'horreur de son acte ».



**Maria Vitoria Bittencourt**

## **Quelle place pour la psychanalyse \* ?**

En principe, on pourrait répondre vite à cette question : non, la psychanalyse n'a pas sa place dans l'institution, dont le terme même indique qu'il s'agit de quelque chose d'établi par le discours du maître. Encore plus de nos jours. Ceux qui travaillent à titres divers dans les institutions ont constaté que ces temps-ci la logique du maître moderne s'est installée pour de bon avec son mot d'ordre – l'efficacité productive. Travailler plus, en moins de temps, pour réduire les coûts et accroître la plus-value. C'est appliquer la logique du travail à la chaîne au travail institutionnel.

Alors, quelle nécessité a poussé la psychanalyse à tenir une place dans l'institution ? S'agissant d'une pratique qui se fonde dans le particulier d'une cure, pourquoi faudrait-il qu'elle s'applique à/dans l'institution ? Pour y répondre, je vais essayer de reprendre quelques points de l'histoire afin de saisir comment une pratique qui relève d'une sphère privée s'est introduite dans l'institution qui s'occupe d'enfants.

Ce sont les élèves de Freud, surtout des femmes, qui ont créé des services, ouvrant ainsi un champ du traitement des enfants qui, jusque-là, étaient considérés comme des débiles. C'est ainsi que la psychiatrie infantile a été profondément marquée par la psychanalyse, avec l'influence de Mélanie Klein, dans son approche de la psychose infantile, et d'Anna Freud, dans sa perspective plutôt éducative. Pas de médecins. La première à être directrice d'un centre pour adolescents fut Hermine von Hug Helmutt, et c'est Freud qui l'a nommée à cette place.

\* Après-midi du pôle Paris IDF Champagne nord, « Psychanalyse et institutions. Quel protocole pour l'inconscient ? », septembre 2008.

Pour ces fondateurs, il s'agissait d'envisager un lieu institutionnel qui serait comme un substitut maternel, dans le registre de la mère tout amour. C'est le fameux contenant, qui relève du modèle de Winnicott de la mère suffisamment bonne, tout en gardant une visée d'ordre pédagogique et rééducative.

En ce qui concerne les enfants psychotiques, il apparut vite que ces réponses montraient des limites. La théorie analytique vint ainsi combler cette attente et ouvrir un champ pour la clinique. C'est ainsi que les hôpitaux de jour furent créés dans les années 1960, ayant toujours cette marque de la fondation, c'est-à-dire une visée rééducative et psychopédagogique.

D'ailleurs, c'est l'époque de l'antipsychiatrie, qui prônait la liberté des patients parce que « le psychotique souffre de la répression sociale ». L'objectif était alors de supprimer l'enfermement, car la cause de la pathologie s'inscrivait dans les maladies de la société. On a donc assisté à la création de plusieurs institutions et d'utopies communautaires remarquables. Cela est dû non seulement à la diffusion de la théorie analytique mais aussi à l'influence de l'enseignement de Lacan, qui a toujours encouragé ses élèves à travailler en institution avec sa fameuse formule : « Il ne faut pas reculer devant la psychose. » Lacan lui-même a toujours gardé son lien à l'institution psychiatrique dans sa pratique de présentation de malades. « Docteur Lacan », comme ses élèves l'appelaient.

Si d'un côté l'idéal maternel restait présent dans les institutions, de l'autre côté est arrivé le règne du symbolique, inaugurant ainsi l'institution cadre, rétablissant la marque d'une loi, des règles sociales, donc du registre du père. S'est instaurée ainsi l'utopie de la fonction paternelle, avec sa conséquence : idéologie de l'écoute, de la parole. Il ne faut pas oublier que l'idéologie de l'écoute, terme devenu banal à cause de son côté thérapeutique indéniable, est un effet de la psychanalyse. Lacan a toujours souligné qu'il fallait écouter les psychotiques pour apprendre quelque chose au regard de la clinique, toute la question étant d'intégrer cette écoute dans le discours analytique. Car, comme il le dit dans *Télévision*, l'inconscient implique qu'on l'écoute, mais pas sans le discours analytique, c'est-à-dire pas sans le « lien social déterminé par la pratique d'une analyse <sup>1</sup> ».

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26-27.

mensuel 39

Un grand malentendu s'est ainsi installé : d'abord les paroles ne relèvent pas du même discours, ensuite la parole est faite non pas pour communiquer, nous enseigne Lacan, mais pour satisfaire la jouissance du « bla-bla-bla », laquelle vire facilement du côté de la loi du cœur.

De ce court résumé, on peut constater qu'une certaine orientation analytique a produit des préjugés ayant présidé à la place de la psychanalyse dans les institutions. D'abord, celui de la complétude mère-enfant, dont l'institution viendrait combler la carence par sa fonction de contenant. Lacan a dénoncé ce mythe en évoquant les dégâts que le désir de la mère peut entraîner : la mère, « c'est un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes <sup>2</sup> » !

Ensuite, la place de l'analyse « analyseur de l'institution », où il s'agit d'écouter les intervenants et d'interpréter le symptôme de l'équipe. Manière bâtarde d'appliquer la psychanalyse en supposant un symptôme collectif, dont le résultat ne fait que renforcer l'identification au groupe en annulant ce qu'il y a de singularité dans le symptôme du sujet <sup>3</sup>.

Un autre préjugé, fabriqué par l'idéologie de la liberté : celui de ne pas enfermer le sujet dans une catégorie, en évitant de poser un diagnostic. Dans un hôpital de jour, le diagnostic est fondamental, car il s'agit d'évaluer la pertinence de l'admission de l'enfant et

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 129.

3. Nous avons institué un exercice de la non-compréhension, façon d'introduire le discours analytique au sein de l'institution. Comprendre le malade, c'est le malentendu le plus radical (« Petit discours aux psychiatres »), c'est une façon de faire le maître, d'adapter ce qui se dit avec la réalité, c'est prendre à la lettre, savoir ce que ça veut dire, tant pour les collègues que pour l'enfant. C'est dans le repérage de la non-compréhension que quelque chose peut se produire qui peut avoir des effets pour l'enfant.

Il s'agit de la présentation de cas : un analyste extérieur à l'institution vient interroger les intervenants autour d'un cas présenté sur dossier, mais un cas qui pose des questions à l'équipe. Il peut s'agir de difficultés diverses qui doivent être bien définies pour essayer de trouver une réponse ou ouvrir des questions qui jusque-là n'ont pu être mises en mots. La présentation a un souci de formalisation ayant une fonction de transmission, façon d'exercer l'écoute qui vient pallier la synthèse, souvent réduite à un échange d'informations. Il s'agit d'une mise en œuvre de la doctrine analytique pour construire la clinique. L'élaboration clinique n'est pas simple introduction de la référence à la psychanalyse en tant que doctrine, c'est une lecture constitutive de cette clinique même. Loin de se réduire à des placages théoriques sur les cas, elle a pour visée de transformer le travail, de causer des effets dans la pratique quotidienne.



d'envisager le suivi thérapeutique, ce qui vient soutenir les intervenants dans leur travail avec les enfants <sup>4</sup>.

Ou encore celui de l'extraterritorialité : des psychologues travaillent dans un local extérieur à l'institution pour créer les conditions de consultation privée. L'éloignement géographique comme une forme imaginaire d'indépendance. Illusion d'être analystes – alors qu'il n'y a pas d'être d'analyste : il se vérifie de son acte dans chaque cure, une par une.

Lacan va porter un diagnostic assez sévère sur ces expériences et sur leurs effets sur la transmission de la psychanalyse dans des textes de 1969 : « Note sur l'enfant » et « Allocution sur les psychoses de l'enfant <sup>5</sup> ».

Dans le premier, il parle de l'échec des utopies communautaires à partir du constat que, entre toutes les formes d'organisation des sociétés, la famille conjugale joue un rôle primordial en ce qu'elle « met en valeur l'irréductible d'une transmission [...] impliquant la relation à un désir pas anonyme <sup>6</sup> ». La constitution du sujet relève de cette transmission d'un désir, qui ne peut pas se fondre dans une communauté.

Dans le deuxième texte, Lacan pose comme principe que la place de l'analyste concerne toujours l'éthique : « Dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que [...] c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment. Toute formation humaine a par essence, et

4. Je pense à un enfant de 9 ans, en échec scolaire grave et ayant des troubles du comportement. Son admission a été interrogée, car il ne présentait aucun symptôme pouvant affirmer une structure psychotique : bien adapté à la réalité, avec un bon contact avec les autres enfants. Mais, de temps en temps, il présentait un comportement qu'on a qualifié de « rebelle » : il ne respectait pas les règles et les horaires et s'opposait à participer aux activités qu'il n'aimait pas. Avec le temps de l'observation, on a vu que, derrière ce comportement « rebelle », la violence verbale faisait irruption dans des moments où il était placé en face à face avec un adulte. Là, les injures venaient témoigner d'une sorte de protection face à son sentiment d'intrusion face au regard de l'autre. Ce qui semblait au début un enfant névrotique s'est avéré être une paranoïa.

5. J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (octobre 1967) et « Note sur l'enfant » (octobre 1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

6. *Ibid.*, p. 373.

mensuel 39

non par accident, de réfréner la jouissance [...] car le principe du plaisir, c'est le frein de la jouissance <sup>7</sup>. »

Cette formule, datée de 1967, vient clôturer une journée sur la psychose infantile. Lacan s'adresse à des analystes qui insistaient sur la prétendue harmonie entre la mère et l'enfant, un préjugé qui court encore de nos jours. On pourrait dire que c'est l'époque d'un tournant dans l'enseignement de Lacan, où il va mettre l'accent sur la corrélation du sujet à la jouissance. C'est dans la préface aux *Mémoires* de Schreber qu'il va affirmer le lien entre la paranoïa et le sujet de la jouissance. Ce n'est pas dire que le sujet du signifiant n'a plus son poids, mais il ajoute une dimension où le sujet se situe en tant qu'objet de la jouissance de l'Autre.

Ce texte annonce le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, où Lacan propose les quatre discours. On peut supposer que ce qu'il appelle « formation humaine » va devenir le discours, qui, en tant qu'appareillage de la jouissance, permet au sujet de s'inscrire dans le lien social. Pas seulement le discours analytique. Toute formation humaine ne se réfère pas exclusivement à la psychanalyse, car les effets thérapeutiques ne sont pas le privilège de l'analyse. Le discours du maître peut aussi avoir ces effets : on le voit dans une suppléance par l'identification au travailleur idéal ou dans la recherche d'idées religieuses dans des cas de psychoses.

Réfréner n'est ni réprimer ni refouler, mais c'est plutôt traiter le réel par le symbolique et les lois qui le déterminent. C'est une façon d'humaniser la jouissance pour pallier le hors-discours de la psychose. On le voit d'une façon très claire dans un hôpital de jour. Dès l'arrivée, on peut entendre la souffrance des enfants en proie à la jouissance, des cris, des hurlements. Tel enfant n'arrête pas de se mettre par terre, montrant ainsi combien son corps ne tient pas debout. Ou bien cette fille crie très fort au moment où elle aperçoit du sang dans ses culottes – l'intervention de la psychologue lui expliquant que c'est comme ça pour les filles, qui ont toutes des règles, la calme. Des mots pour les choses qui sont plutôt du côté du réel.

Ces considérations autour de la jouissance concernent tous les soignants, qui, dans la quête de tout guérir, la *furor sanandi* évoquée par Freud, ne font que masquer l'angoisse que peut susciter la

7. *Ibid.*, p. 364.

rencontre avec les psychotiques. « La psychanalyse s'occupe de cette chose qui s'appelle le réel. Pour ça il faut qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse », dit Lacan aux psychiatres <sup>8</sup>.

Parfois, cela peut prendre la forme d'une rivalité avec les parents – « moi, le super soignant, je peux l'élever mieux que ses parents méchants ». Il s'agit là toujours du mythe d'une prétendue harmonie entre la mère et l'enfant que le soignant essaye de rétablir. Cela mène le fonctionnement institutionnel à une idéalisation, qui n'est pas sans effet pour la clinique. La psychanalyse, en instaurant la particularité de chaque cas, vient justement contrer cette tendance idéalisante.

Nous pouvons conclure que les institutions ne sont pas faites pour la psychanalyse. Néanmoins, il y a une place pour la psychanalyse dans les institutions à la mesure du traitement du réel qui résulte de l'acte de chaque analyste. Réel qui échappe au traitement statistique, aux règles de gestion, ouvrant ainsi au traitement possible de l'enfant psychotique.

L'orientation de Lacan à ce sujet est précieuse en ce qu'elle nous permet d'aborder la psychose dans la dimension du réel, fondant la clinique non plus sur le registre symbolique et sa référence paternelle, mais plutôt dans le registre de la jouissance. La clinique différentielle peut être abordée en termes de suppléance, où il s'agit de situer les divers modes que le sujet invente pour un traitement possible de sa jouissance. La place de l'analyste peut prendre différentes fonctions : secrétaire, scribe, simple présence, pour entendre la particularité de chaque solution que l'enfant psychotique a trouvée à ce trop de jouissance qui envahit son corps. Cela peut rendre compte des stabilisations où l'écriture, la création artistique ou des pratiques diverses peuvent venir suppléer à la forclusion pour une restauration de l'imaginaire, une reconstruction de la réalité ou une invention symptomatique. Il s'agit de faire taire non pas le symptôme mais seulement les symptômes qui empêchent le sujet de parler : hurlement, agitation, hallucination ou crises d'angoisse, qui remettent en cause l'inscription sociale ou familiale.

Il dépend des analystes de ne pas céder sur l'offre proprement analytique, c'est-à-dire traiter le réel du symptôme. Ce n'est pas une

8. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, novembre 1967.

mensuel 39

offre de l'écoute ou de la guérison rapide, comme ce qui est proposé par d'autres institutions, qui sont des solutions du marché pour s'assurer de l'avenir de la psychanalyse : l'AMP avec la thérapie courte ou l'IPA avec la psychothérapie d'orientation analytique.

Pour cela, il n'y a que le désir qui peut venir évaluer cette pratique. Un désir non anonyme qui peut causer des effets : celui d'interroger le désir qui nous mène à s'offrir comme réponse à une telle demande institutionnelle. Quelle que soit la pratique de l'analyste, il portera avec lui les effets de son analyse personnelle, qui engendre des effets là où il va opérer. D'où la recommandation de Lacan de faire une analyse à tous ceux qui travaillent dans le champ des relations humaines.

Je voudrais terminer avec une question que Lacan pose à cette même journée : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? » Voilà un protocole d'évaluation de notre pratique.

Claire Christien-Prouet

## Transfert et miroir \*

Les dernières leçons du *Séminaire VIII*<sup>1</sup>, dont l'intitulé entier est *Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*<sup>2</sup>, paraissent être lestées par une question, un énoncé qui s'y répète, que Lacan redit, reprend à plusieurs reprises, qu'il formule et reformule. Nous verrons s'il y répond. La question se trouve à la première ligne de la leçon du 31 mai, ainsi formulée : « Comment situer ce que doit être la place de l'analyste dans le transfert ? », puis, quelques lignes plus loin : « N'est-il pas au moins probable, n'est-il pas sensible qu'il doit, lui, se mettre déjà au niveau de ce *vraiment*, être vraiment à la place où il devra arriver au terme de l'analyse, qu'est justement l'analyse du transfert ? [...] Je pose donc la question – l'analyste peut-il être indifférent à ce qui est sa position véritable<sup>3</sup> ? »

Je fais ici l'hypothèse que la question va être située par Lacan d'une façon qui introduit la dimension de la politique de la psychanalyse. C'est ce que nous verrons un peu plus loin.

Lacan s'adresse en 1961 à des élèves, à des analysants, à des collègues qui l'ont suivi en 1953 mais qui, pour beaucoup, ont été formés et souvent analysés à la SPP. Si dans ce séminaire il renonce à polémiquer comme il l'a fait plusieurs fois auparavant (dans le texte

\* Après-midi des cartels, Paris, mars 2008. Pour faciliter la lecture de ce texte, il est préférable d'avoir sous les yeux le « schéma optique » de Lacan, tel qu'il est reproduit en différents chapitres du séminaire sur le transfert, et le schéma de Freud que l'on trouve à la toute fin du chapitre VIII, « État amoureux et hypnose », de « Psychologie des foules et analyse du moi », publié en français dans *Essais de psychanalyse*.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991. Dans le volume publié en 1991, établi par J.-A. Miller, les dernières leçons sont regroupées sous le titre « Le grand I et le petit a » : ce sont celles des 31 mai, 7, 14, 21 et 28 juin 1961.

2. *Ibid.*, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 385-386.

mensuel 39

des *Écrits* intitulé « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 <sup>4</sup> » par exemple), Lacan construit son argument sur la critique de la façon dont les cures étaient menées par les post-freudiens et de leurs présupposés théoriques. Il fait encore une fois, dans ce séminaire, la critique de la théorie des stades. Il construit son argument, sa réponse à la question énoncée plus haut – qui porte sur la place de l'analyste – en s'opposant à la conception, en vigueur à l'IPA, d'une fin de l'analyse par identification à l'analyste. Le théoricien, non nommé de ce séminaire, est souvent Bouvet, alors très connu. Trois ans plus tôt, lors du séminaire tenu pendant l'année 1957-1958, *Les Formations de l'inconscient* <sup>5</sup>, Lacan avait, pendant deux séances, les 4 et 11 juin 1958, commenté et critiqué de très près plusieurs textes de celui-ci.

Ici, l'article cité est un texte plus ancien, écrit par deux analystes viennois, de la première génération : Ludwig Jekels et Edmund Bergler, « Übertragung und Liebe » (ce qui signifie « Transfert et amour »), paru dans la revue *Imago* en 1934. Lacan le choisit pour son intérêt, sa complexité, ses impasses. Il s'y intéresse le 31 mai. Il en loue la « brillante intuition clinique <sup>6</sup> » et dit encore : « Cette intuition, c'est qu'il y a un rapport, un rapport étroit, entre l'amour et la culpabilité <sup>7</sup>. »

L'enjeu pour Lacan en cette année 1961 est de dégager cette place de l'analyste de façon à ce que l'analysant puisse dans le travail de la cure et grâce au levier du transfert repérer, trouver son désir inconscient, désir qui est inarticulable, au sens où l'on ne peut pas dire « je désire » et savoir vraiment quel est ce désir : « Ne serait-il pas plus simple que le sujet dise *Je désire* ? Mais le dire n'est pas si simple. C'est beaucoup moins simple, vous le savez de votre expérience, que de dire *J'aime*, océaniquement, comme s'exprime Freud bien joliment dans sa critique de l'effusion religieuse. J'aime, je baigne, je mouille, j'inonde, et je bave par-dessus le marché, tout cela d'ailleurs pur bavochage, et le plus souvent à peine de quoi mouiller un mouchoir, surtout que cela se fait de plus en plus rare <sup>8</sup>. »

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 459.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, op. cit.*, p. 394.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 453.

Pour Lacan, ses contemporains ont fait une erreur dans leur lecture des textes de Freud, tels que « Pour introduire le narcissisme <sup>9</sup> » et « Le moi et le ça <sup>10</sup> ». Au lieu d'y saisir que Freud a nommé des points nodaux des instances qui produisent de l'embarras, qui coïncident le sujet, qui empêchent son désir, ils en ont fait des visées, des positions à atteindre, des places où rester.

Pour réouvrir ce qui a été ainsi fermé de l'inconscient, Lacan va relire ces textes en les faisant « jouer » avec d'autres, essentiellement avec « Psychologie des masses et analyse du moi <sup>11</sup> », puis plus loin avec « Deuil et mélancolie <sup>12</sup> » et *Inhibition, symptôme et angoisse* <sup>13</sup>.

Du premier cité, Lacan tire un repère essentiel : « L'analyste n'est pas le seul analyste. Il fait partie d'un groupe, d'une masse <sup>14</sup>. » Lacan déduit quelques conséquences de ces effets de groupe : « Il faudrait reprendre cet article en l'appliquant à l'évolution de la théorie que les analystes ont promue de la fonction analytique, pour voir quelle nécessité, quelle gravitation active, fait converger [...] la fonction de l'analyste vers l'image qu'il peut s'en faire <sup>15</sup>. » Et il répond en poursuivant : « Cette image se situe très précisément au point que Freud nous apprend à dégager [...] et qui est celui de l'*Ich-Ideal* – traduction, *idéal du moi*. »

Lacan consacrera les quatre leçons suivantes du séminaire à distinguer précisément « idéal du moi » de « moi idéal » et à montrer les conséquences, pour le patient, de l'installation de l'analyste à cette place d'idéal du moi.

La lecture de l'article de Jekels et Bergler l'amène à dire : « [...] l'analyste prend pour l'analysé la place de son idéal du moi. C'est vrai et c'est faux [...] – il est commun qu'un sujet y installe des positions à la fois fortes et confortables qui sont bien de la nature de ce

9. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 81-105

10. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, p. 186-195.

11. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 83-164.

12. S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 147-174.

13. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1920), Paris, PUF, 1951.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 386.

15. *Ibid.*, p. 387.

mensuel 39

que nous appelons résistance <sup>16</sup>. » Lacan montre qu'il s'agit là d'un effet de « cristallisation nouvelle », repéré par Freud et ses compagnons analystes dès les années 1920. Cette cristallisation nouvelle est « un effet de discours », du discours analytique, un effet de fermeture de l'inconscient en réponse à la production de la théorie analytique et à sa pratique.

Les « structures subjectives » ne sont pas nouvelles, mais ces « termes de moi, surmoi, d'idéal du moi » sont qualifiés par Lacan de « points nœuds ». « Ce sont comme des ondes stables. » Ils sont des « effets [qui] mettent en recul le sujet [...]. Ils empêchent de mener le sujet là où nous voulons le mener, c'est à savoir à son désir <sup>17</sup> ». Freud le constate. Il repère ces points, « ces besoins stables, ces zones fixes ». « Même lorsqu'il parle du *Ich* et qu'il le met au premier plan, ce n'est pas pour instaurer la fonction prétendue synthétique du moi comme une espèce d'inertie irréductible <sup>18</sup>. »

Donc, bravo à Jekels et Bergler pour avoir repéré le lien de l'amour et de la culpabilité, mais comment ne pas pointer chez eux des insuffisances, des erreurs, qui mènent à une impasse :

– d'abord, l'appui pris sur un prétendu narcissisme primaire, dont on se demande ce qui pourrait bien amener le petit enfant à ne jamais en sortir, d'où la nécessité pour ces auteurs de faire de l'investissement d'objet un miracle ;

– le simplisme de la construction : projection-introjection. Faute de repérage de structure différenciant ordre symbolique et ordre imaginaire, on assiste dans leur article à un jeu d'aller et retour, entre intérieur et extérieur, entre moi et objet, la libido allant de l'un à l'autre, se transformant par là même de libido narcissique en libido d'objet, et finalement revenant sur le sujet. Il y règne une grande confusion, spécialement due à l'absence de distinction entre idéal du moi et moi idéal.

Lacan termine sa leçon du 31 mai 1961 par une référence – rare (et amusante) – à un cas clinique de sa pratique. Il s'agit d'une dame riche et jolie prenant « plus que des libertés avec les droits, sinon les

16. *Ibid.*, p. 388.

17. *Ibid.*, p. 391.

18. *Ibid.*



devoirs du lien conjugal <sup>19</sup> ». Cela avec grand art et prudence. Jamais trop loin. Tout tenait... sauf, tout de même, qu'elle avait besoin d'une analyse. Cette dame avait une exigence envers son psychanalyste : que celui-ci ne laisse rien paraître de quelque entorse à cet ordre familial. Que la dame ne voie rien qui la dérange dans ce qui était repérable par elle, de la famille de l'analyste. « J'étais son idéal du moi, pour autant que j'étais le point idéal où l'ordre se maintient, et d'une façon d'autant plus exigée que c'est à partir de là que tout le désordre est possible <sup>20</sup>. »

Donc, finalement, que son psychanalyste reste à sa place pour que ne lui soit pas contestée une chose, et une seule, « c'est qu'elle avait les plus jolis seins de la ville <sup>21</sup> ». Que l'analyste reste en place d'idéal du moi pour que son moi idéal, son image spéculaire ne soit pas mise en question, « à l'abri de tout thème de contestation <sup>22</sup> ».

Pour Lacan, moi idéal et image spéculaire ne sont pas sans lien avec la pulsion de mort. Ce que, dans le texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose <sup>23</sup> », il appelle « régression à la béance mortifère du stade du miroir <sup>24</sup> », Lacan l'explique plus précisément dans la leçon du 7 juin : « Il y a dans l'image quelque chose qui transcende le mouvement, le muable de la vie, en ce sens que l'image survit au vivant <sup>25</sup>. »

Dans le petit scénario du stade du miroir, nous avons l'enfant vivant, encore peu sûr de son appui, et soudain, en face de lui, lui est proposée une image où il se reconnaît. Ce n'est pas seulement une image, c'est une image idéale, une *Urbild* idéale. D'un côté, un enfant « encore insuffisamment coordonné [...] stabilisé » qui s'agite, s'incline, se penche « avec tout un gazouillis expressif, devant sa propre image [...]. Il montre ainsi de façon vivante le contraste entre la chose dessinable qui est là devant lui projetée, qui l'attire, avec

19. *Ibid.*, p. 399.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*, p. 400.

22. *Ibid.*

23. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 531-583.

24. *Ibid.*, p. 571.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 409.

mensuel 39

quoi il s'obstine à jouer, et ce quelque chose d'incomplet qui se manifeste dans ses propres gestes <sup>26</sup> ».

C'est le stade du miroir avec l'alternative « ou tolérer l'autre comme insupportable qui le ravit à lui-même, ou le briser tout de suite [...] afin de conserver ce qui est à ce moment centre et pulsion de son être [...]. Le lien de l'image avec l'agressivité est ici tout à fait articulable <sup>27</sup> ». Pas seulement avec l'agressivité, mais avec la pulsion de mort en ce qu'elle concerne non seulement l'autre mais le sujet lui-même.

Dans le choix de l'image idéale, image narcissique, contre ce qui est éprouvé d'incomplet, de bancal, d'insuffisant, de désordonné dans le corps propre, il y a un choix de la mort. C'est le piège de la capture narcissique, « la béance mortifère du stade du miroir ». Pour l'analyste, occuper la place de l'idéal du moi consiste bien à figer l'analysant à ce piège où il est captif de son image idéale, de son *Urbild*, comme l'était la dame aux beaux seins. Cette image, elle captive, elle rend captif, elle fascine, mais elle laisse de côté quelque chose qui ne se reflète pas dans le miroir, « ce qui est à ce moment centre et pulsion de son être ».

L'issue, la stratégie de l'analyste va donc consister à refuser d'occuper cette place où l'analysant lui demande de rester bien tranquille, pour lui permettre de dégager ce centre non spécularisable.

Lacan va s'appuyer sur un texte de Karl Abraham et sur la notion d'« amour partiel de l'objet » pour mettre en valeur un point qui échappe au flot de l'amour. Il prend également appui sur ce que nous apprend la phobie <sup>28</sup>, l'objet phobique, signifiant et image, d'animal souvent, même minuscule, pas toujours cheval comme chez Hans, ou chien, mais plutôt mouche. La mouche <sup>29</sup> suffit à détourner le regard du sujet captif de la contemplation de son image dans le miroir.

Lacan s'intéresse aussi à l'angoisse, à l'angoisse dans le groupe, dans le troupeau <sup>30</sup>. Dans celui-ci, le danger peut être évité grâce à

26. *Ibid.*, p. 410.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, leçon du 14 juin 1961, p. 425.

29. *Ibid.*, même date, p. 437.

30. *Ibid.* p. 423, 427.

l'angoisse, au signal de l'angoisse. Le signal de l'angoisse est donné de l'un à l'autre, à partir de « la bête veilleuse <sup>31</sup> », du voisin au proche, du compagnon au sujet. Elle est contagieuse et elle permet au troupeau de détalier, de fuir le danger.

Ce qui distingue le troupeau humain du troupeau animal, c'est que, pour chaque sujet, l'ennemi du troupeau, c'est lui. Et ce danger interne au sujet est danger pour le troupeau. Ce n'est donc pas une menace externe (l'angoisse n'est pas la détresse vitale du nouveau-né, la *Hilfflosigkeit*), c'est le désir inconscient qui angoisse le sujet. C'est là que le sujet se distingue de l'être humain comme animal social. Du fait du langage, le sujet est « manque-à-être ». Manque impossible à combler qui le pousse à la fuite en avant. Cette action du sujet, le troupeau n'en veut pas. La réalité, comme somme des certitudes accumulées, non plus. D'où « la petite levée d'angoisse qui se produit chaque fois qu'il s'agit véritablement du désir du sujet <sup>32</sup>. »

Or, sur la voie du désir, la traversée de l'angoisse ne saurait être évitée. Elle ne peut être épargnée à l'analysant. Elle peut être tempérée par l'analyste, mais non évitée.

L'analyste, lui-même analyste dans un groupe, peut fonctionner avec son patient comme un groupe à deux. Il peut lui refiler son angoisse et lui donner le signal de la fuite. Dans la leçon du 14 juin, Lacan montre comment éviter cette tentation : « [...] que l'analyste refuse au sujet son angoisse, à lui analyste, et laisse nue la place où il est appelé comme autre à donner le signal d'angoisse <sup>33</sup> ».

Place de l'idéal du moi et place du compagnon ne doivent pas être occupées. La phobie, elle, nous enseigne que « si le champ de l'investissement narcissique est central et essentiel [...] il n'y a pas

31. *Ibid* p. 427.

32. *Ibid.*, p. 428. Merci à Stéphane Habib et à Françoise Gorog d'avoir, lors de la dernière séance de leur séminaire *Histoires de silences : Jacques Lacan et « la » philosophie*, attiré mon attention sur ce passage du cours de Kojève, édité par Queneau dans le volume *Introduction à la lecture de Hegel* : « L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale [...] » (p. 13). La reprise du signifiant « troupeau » par Lacan semble faire écho à celui employé par celui dont il avait suivi l'enseignement dans les années 1930.

33. *Ibid*.

mensuel 39

que ce champ <sup>34</sup> ». Le signifiant « ouvre la possibilité de sortie de la pure et simple capture dans le champ narcissique <sup>35</sup> ».

Le texte d'Abraham « Essai d'une histoire du développement de la libido », de 1924, permet de dégager la fonction du partiel. Du texte de Freud « Psychologie de masse et analyse du moi », Lacan dégage l'expression *einzigster Zug*, « trait unique », « signe », dit Lacan, sur lequel fonctionnent l'identification au père « exquisément viril » et l'identification par régression de l'amour, comme celle de Dora. Abraham repère, lui, que dans l'objet aimé reste un blanc : la zone génitale. Dans l'image n'apparaît pas ce qui est le plus investi narcissiquement dans le corps propre.

En faisant jouer un texte avec l'autre, Lacan fait sortir la théorie de la libido de cette impasse du va-et-vient entre narcissisme et investissement d'objet, le tout dans une indistinction structurale.

Quelque chose n'apparaît pas dans le miroir, le phallus. Ce qui s'inscrit : moins phi. La castration. « Que cette image vous illustre la relation que j'ai mise en évidence aujourd'hui, à savoir que tout ce qui est narcissique est à concevoir comme racine de la castration <sup>36</sup>. »

L'objet du désir est à chercher ailleurs que dans le miroir. La tâche de l'analyste va être de laisser une place vide, de ne pas occuper cette place d'idéal du moi (où tout du fonctionnement du groupe le pousse) qui fixerait le patient dans la capture narcissique et lui interdirait tout accès à son désir.

Cette tâche de l'analyste n'est pas son souci individuel privé, comme l'énonce et le développe toute la théorie du contre-transfert, puisqu'il n'est pas le seul analyste. Le groupe produit des effets. Le groupe analytique a tendance à fixer l'analyste en une place d'où il ne peut opérer comme analyste (cf. schéma de « Psychologie des masses et analyse du moi »).

Freud nous permet de repérer le fonctionnement du groupe et la façon dont se produit cette identification à l'idéal du moi. Lacan nous dit à propos du Freud de ce texte, dans cette dernière leçon du séminaire, à la date du 21 juin 1961 : « Que se produit-il donc, [nous

34. *Ibid.*, p. 437.

35. *Ibid.*

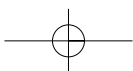
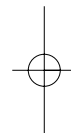
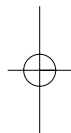
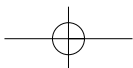
36. *Ibid.*, leçon du 21 juin 1961, p. 445.

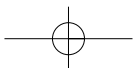
dit-il, préfaçant ainsi la grande explosion hitlérienne], pour que chacun entre dans cette fascination qui permet la prise en masse, la prise en gelée de ce qu'on appelle une foule ? Pour que tous les sujets aient collectivement au moins un instant, le même idéal, qui permet tout et n'importe quoi pendant un temps assez court, il faut, explique-t-il, que tous ces objets extérieurs soient pris en tant qu'ayant un trait commun, *einzigster Zug* [...]. C'est autour de la fonction de l'idéal que s'accommode le rapport du sujet aux objets extérieurs <sup>37</sup>. »

Il me semble que Lacan, à la fin de cette année de séminaire, ne répond pas à la question qu'il avait posée dès le 31 mai, si on l'entend comme « à quelle place doit se situer l'analyste ? », mais, en la reprenant et la relisant, on remarque que ce n'est pas ce qu'il dit. Il énonce : « Comment situer ce que doit être la place de l'analyste dans le transfert ? »

Le schéma optique et la référence au schéma freudien indiquent des places, des places où l'analyste ne doit pas être. Il y a une place spécialement, celle de l'idéal du moi, à laisser vide. Le retour sur les textes cités, avec l'appui de la référence à la fonction de l'articulation signifiante, permet de dégager une fonction de l'objet non specularisable. Futur objet *a*.

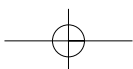
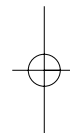
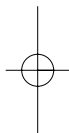
37. *Ibid.*, p. 457.

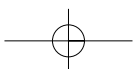
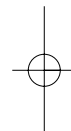
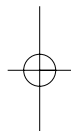
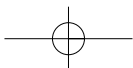




## Travaux des cartels

---







Anne Théveniaud

**« Une folie plus sage  
que toute la sagesse des hommes \* »  
ou d'une lecture lacanienne du pari \*\***

Les quatre chapitres du *Séminaire XVI* réunis sous la bannière « Du pari de Pascal <sup>1</sup> » sont à lire comme en écho à son titre : *D'un Autre à l'autre*.

Ils rendent manifeste, au-delà d'un simple emprunt au corpus philosophique, que la position de Lacan est, comme il le dit, « homologue <sup>2</sup> » à celle de Pascal, quelle que soit la différence d'accent de leur propos. En effet, il s'agit pour chacun d'eux d'un passage d'un lieu à un autre, d'une transition, d'un saut à faire, d'un pas à accomplir, bref, d'un déplacement spatial. Mais pour chacun également, ce déplacement est aussi un retournement, topologique : ce que Pascal nomme conversion, Lacan y voit un « point tournant exemplaire <sup>3</sup> ».

**Infini-rien : le destin singulier d'un fragment posthume**

Que les *Pensées* soient des fragments indique déjà que l'on a affaire non pas à une œuvre complète et achevée, mais à la recollection hasardeuse et controversée de liasses trouées, enfilées les unes avec les autres, et récupérées après sa mort. Pour le célèbre passage qui nous occupe, il s'agit d'un seul papier retrouvé plié en quatre, que Pascal semble avoir eu constamment dans sa poche. Lacan, en bibliophile, s'intéresse à cet objet, dont certains éditeurs, les plus avisés selon lui, ont reproduit le fac-similé de la Bibliothèque nationale.

\* B. Pascal, *Pensées*, Paris, Gallimard, 1954, fragment 448, p. 1211.

\*\* Matinée des cartels, 26 janvier 2008, Bordeaux.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 107-166.

2. *Ibid.*, p. 158.

3. *Ibid.*, p. 159.

mensuel 39

Vers 30 ans, Pascal laisse les mathématiques pour un grand ouvrage d'apologétique, se mettant donc au service de la foi chrétienne et de sa défense. Il s'adresse aux libertins, athées ou sceptiques, et même aux chrétiens qui pratiquent leur foi en bons jésuites de manière purement conformiste, selon la « morale du monde ». L'indifférence opportuniste ne suffit pas à nous arracher à notre « misère », il faut obliger l'homme à reconnaître en lui une malfaçon existentielle, qui fait l'« enfer » de sa vie ordinaire, vouée à la poursuite inlassable et toujours déçue de « biens inconsistants ». Alors, une fois arraché le masque de la vie mondaine, il ne pourra pas ne pas prendre au sérieux son salut.

Mais parfois la grâce manque pour cette conversion. L'honnête homme, dont l'ami de Pascal, le chevalier de Méré, nous donne la figure, ne peut renoncer ainsi à sa raison, ni à son bonheur terrestre. Pascal avait fait avec lui l'apprentissage du monde. Il se voulait dans ses « Lettres » le théoricien d'un art d'être et de vivre. Comme Mitton, esprit fort, libre-penseur, c'est ici l'interlocuteur privilégié, celui qu'il faut convaincre ! Si Pascal a énoncé la « règle des partis », on dirait aujourd'hui « calcul des probabilités », c'est en réponse à deux questions posées par son ami sur les jeux de hasard.

Quel meilleur argument pour un joueur que le pari ? Il faut l'inviter à s'asseoir à la table de jeu et montrer que jouer, c'est gagner. Si vous gagnez, vous gagnez tout : l'infini ; si vous perdez, vous ne perdez rien.

Qu'est-ce qui est mis en balance ? D'une part des biens inconsistants, « cette vie », et d'autre part la béatitude : une infinité de vies infiniment heureuses. La valeur de l'enjeu (à gagner) est infinie et dépassera toujours celle de la mise, qui est finie.

Bien sûr il y a incertitude, hasard de gain ou de perte. Mais la règle des partis veut que les chances soient égales de part et d'autre. Donc, s'il y a une chance que Dieu soit, prenez cette chance, car elle vise l'infini. « Pariez que Dieu est, mettez qu'il existe. »

### **Le pari plutôt que la preuve**

On n'a pas manqué de reprocher à Pascal la faiblesse de l'argument : a-t-il démontré qu'il y ait une chance que Dieu soit ? Il n'y aurait là qu'un sophisme, et c'est là-dessus que s'est concentrée et

fourvoyée la critique universitaire, dit Lacan, qui nous propose sa lecture.

Reprenons en amont, « au point noté par lui : incompréhensible ». On ne peut partir que de là <sup>4</sup>. C'est le seul axe selon lequel lire l'argument, partir de ceci que la vérité manque. Non seulement on ne peut « tout démontrer ni tout prouver », mais il y a pour nous « aujourd'hui <sup>5</sup> », après Gödel, du vrai indémontrable. Pour Pascal, il n'y a pas de fondement ultime pour la science, quel que soit l'intérêt qu'il lui porte. On ne peut pas remonter au maillon premier de la chaîne. Dieu ne peut faire l'objet d'aucune déduction. Le pari n'est pas l'argument ontologique qui nous donne la preuve de l'existence de Dieu. Et c'est bien là tout son intérêt !

L'ordre du divin, c'est le tout autre, « un chaos infini nous en sépare ». C'est parce que « les hommes jugent de Dieu par eux-mêmes <sup>6</sup> » qu'ils jugent son existence impossible. Mais s'il n'a « nul rapport à nous », nous ne connaissons ni ce qu'il est, ni s'il est. « Il y a là, écrit Lacan qui souligne le paradoxe, une négation fabuleuse <sup>7</sup>. » Le pari est, finalement et contre toute attente, une « position d'indifférence », l'existence de Dieu n'étant qu'un point mis en suspens, on y reviendra. On ne peut que lui assigner un lieu, une place.

Plaçons-le à l'extrémité de cette distance infinie qui nous en sépare, « point de butée » de la raison, où il ne s'agit plus que de « Croix ou pile ! ». Or, ce point de réel sur lequel vient buter la symbolisation, c'est ce qu'il faut poser d'abord pour que le reste tienne !

« Sans cela que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible [...] [et ce point imperceptible], la raison s'en éloigne quand on le lui présente. » Trou, béance première devant laquelle on recule si aucun nom ne vient le recouvrir. Inconsistance de l'Autre. Le Dieu de Pascal « n'a rien à faire avec celui des philosophes » qui n'est qu'« un bouchon et rien de plus <sup>8</sup> ». Aucun Dieu donc qui, à la manière de Descartes, « garantisse le champ de l'Autre ».

4. B. Pascal, *Pensées*, op. cit., fragment 447 : « Incompréhensible que Dieu soit et qu'il ne soit pas. »

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 24.

6. B. Pascal, *Pensée*, op. cit., fragment 450.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 176.

8. *Ibid.*

mensuel 39

**« La Grâce, c'est le désir de l'Autre »***Pourquoi parier ?*

Le pari n'est d'aucune assurance, mais il est de l'ordre du souhait, du désir : « Mettez qu'il existe ! » L'enjeu est d'ordre éthique : parier, c'est poser ce « point imperceptible ». Et l'homme, comment en dépend-il pour ce qui est de sa vie et de sa manière d'en user ? Le pari est un pari sur la jouissance. Or, « il n'est que trop évident que la jouissance fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse <sup>9</sup> ».

L'intérêt du pari, c'est de se situer « à la jointure » d'un Autre, A, à l'autre, a. Il met en présence le champ de l'Autre et la jouissance. De cette confrontation de la jouissance et du signifiant naît cette fonction supplémentaire appelée plus-de-jouir.

Reprenons la question qui est « celle de notre accès à la jouissance <sup>10</sup> ». Deux voies s'ouvrent au sujet selon la manière dont il mène son jeu dans l'affaire : ou bien il est esclave de sa jouissance, entraîné dans une course sans fin d'« étanchage de l'objet », ou bien il s'en tient à des « pratiques de récupération [...] ». Cela veut dire que ce que le sujet récupère n'a plus rien à faire avec la jouissance mais avec sa perte <sup>11</sup> ». Ce que le sujet récupère, c'est « ce a dans lequel seul peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte <sup>12</sup> ». C'est là que le pari intéresse la psychanalyse, « activité qui a son départ dans l'assomption de la perte ». Parier, c'est miser, et le franchissement de Pascal dans la « règle des partis » qu'il énonce en réponse aux questions de son ami Méré, c'est que « la mise est perdue » ! Elle est même toujours déjà perdue, dès lors qu'exister, c'est parier. C'est ainsi qu'il faut entendre la formule pascalienne : « Vous êtes embarqués ! »

*Qui parie ?*

Quel est ce « vous » sinon le sujet qui, dès lors qu'il parie, trouve à se réaliser ? L'indifférence, le refus de s'asseoir à la table de jeu ne suffit pas... à faire un sujet. Il faut pousser plus loin

9. *Ibid.*, p. 45.

10. *Ibid.*, p. 115.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 142.

l'interprétation du pari : « Ce pari porte sur l'existence du Je <sup>13</sup> », celui qui a à prendre une décision, qui met « sa vie en jeu ». Mais là encore, le *je* du pari n'est pas celui du *cogito* cartésien, assuré de son existence absolue : c'est plutôt sa dépendance qui apparaît. Ici s'esquisse une topologie du sujet.

### Du pari comme écriture

Lacan relève que « ce petit papier n'est nullement une rédaction, mais une succession de signes d'écriture qui sont faits <sup>14</sup> ». Lui-même à son tour a recours à la formalisation, pur jeu de signes écrits dont la signification est éliminée, pour mettre en équation le texte de Pascal. Qu'est-ce qui peut s'en inscrire ?

Ce qu'on mise est noté  $a$ , la fonction de la perte. Ce qu'on peut viser, c'est  $A$ , noté  $Un$ , le champ de l'Autre. Il s'agit d'obtenir un rapport entre  $a$  et  $A$ , soit entre  $a$  et 1.

La méthode est celle-ci : en partant de chacun des deux termes initiaux, on peut générer à chaque fois une suite, de nature mathématique, dont chacune se révèle ordonnée et structurée par un rapport constant, ou *raison* de cette suite. À l'intérieur de chaque série, une proportion se conserve. La loi de formation est la même, « il suffit d'additionner deux de ses termes pour donner le terme suivant ». C'est le principe de formation d'une suite de Fibonacci :

– si on part du 1, en commençant par poser  $1 + a$ , on a une série croissante, à l'infini ;

– si on part du  $a$ , en commençant par  $1 - a$ , on a une série décroissante. La suite des rapports des termes consécutifs tend vers une limite, 1,618..., soit le nombre d'or.

La construction de chacune des séries symétriques dessine un rapport entre l'effet de la perte :  $a$ , d'une part, et d'autre part ce lieu qui s'appelle l'Autre et dont l'abord est d'écriture : 1 n'est ici rien de plus que le trait minimal qui s'inscrit – « trait unaire », « bâton », « marque <sup>15</sup> ». Ce 1 inaugural est posé « arbitrairement », au sens que Saussure donne à ce terme. La série décroissante figure ce qui se perd, du seul fait de la position de ce 1.

13. *Ibid.*, p. 103.

14. *Ibid.*, p. 118.

15. *Ibid.*, p. 137.

mensuel 39

Bref, Lacan utilise ici des suites de Fibonacci pour présenter le calcul de l'objet  $a$ <sup>16</sup>. Il s'inscrit comme le rapport de l'un des termes de la série au suivant. Cette série paraît commandée par un nombre irrationnel, incommensurable à l'unité, hétérogène à la suite elle-même. De même, l'objet  $a$  donne la raison de la chaîne signifiante sans lui appartenir. La pensée, qui ne subsiste que de l'articulation signifiante, pourra finalement se révéler comme « effet de l'objet  $a$  [...], ombre de la fonction de l'objet  $a$ <sup>17</sup> ».

Ainsi, il s'agissait d'« aller de l'Écriture sainte, à une plus radicale, en filigrane dans le Pari<sup>18</sup> », dit Lacan qui précise : « Cette écriture plus radicale, je vais en chercher la trame dans la logique mathématique<sup>19</sup>. »

### **D'une matrice à l'autre, ou « notre différence avec Pascal »**

Si Lacan s'est autant intéressé à Pascal, c'est qu'il n'est pas philosophe. Seuls les philosophes s'imaginent qu'on peut « renverser la table de jeu<sup>20</sup> ». Même à Vincennes, on est le 5 février 1969, cela ne serait qu'illusoire liberté d'un sujet qui se prétendrait affranchi de toute détermination ! Que nous apprend le pari, sinon que la table est déjà montée : « Le sujet, avant d'être pensant est d'abord le  $a$ <sup>21</sup>. » Il est dépendant du « discours qui le tient et non qu'il tient<sup>22</sup> ».

Néanmoins, on ne peut pas dire non plus que « les jeux sont faits ». Or, si on interprète le pari en termes de théorie des jeux, c'est la carte forcée : il n'y a pas à hésiter, il faut parier pour<sup>23</sup>. Le sujet se réduit à l'inscription des enjeux, comme le montre la première matrice, jugée pour cela insuffisante. Lacan ne va donc pas « donner un coup d'épaule à Pascal pour autant qu'il essaie de nous ramener au plan de la religion<sup>24</sup> ».

16. M. Darmon, *Essais sur la topologie lacanienne*, ALI.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 182.

18. *Ibid.*, p. 158.

19. *Ibid.*

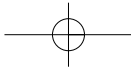
20. *Ibid.*, p. 160.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 155-156.

24. *Ibid.*, p. 171.



Le sens du choix est non plus pour nous celui de l'existence ou de l'inexistence de Dieu, « croix ou pile », mais « quelque chose qui ou bien est ou bien n'est pas » et « relève du pile ou face ». C'est là-dessus que nous parions : « La foi faite en notre pensée, alors que nous savons qu'elle ne subsiste que de l'articulation signifiante <sup>25</sup>. » L'enjeu du pari pourrait bien être supporté par la fonction de l'écriture : le trou initial, causal doit pouvoir au moins s'écrire « zéro ». C'est celui qui apparaît dans la troisième matrice, en bas à droite.

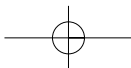
Mais le zéro en haut à gauche, celui de la mise qui, selon Pascal, n'est rien, est effacé. Car le *a* n'est pas rien mais bien « ce qui anime tout ce qui est en jeu dans les rapports de l'homme à la parole ». « C'est ce que la psychanalyse nous a permis de rectifier [...] pour autant qu'elle nous a permis de faire un pas dans la structure du désir. »

La partie qui se joue est la réalisation d'un sujet dans l'expérience analytique. C'est aussi bien le pas qui est à faire par tout un chacun, décision face à l'incertitude. C'est finalement un pari qu'on pourrait dire athée, « cas de celui qui parie pour, tout comme s'il était, ce qu'il sait fort bien ne pas être <sup>26</sup> ». Ou, en termes de topologie : « Fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être <sup>27</sup>. »

25. *Ibid.*, p. 182.

26. *Ibid.*, p. 149.

27. *Ibid.*, p. 25.



Françoise Risch

## Henri Michaux : approcher le problème d'être \*

Ce texte est le prolongement d'un travail ébauché dans un cartel dont le thème était : « Figures de la jouissance ». Je me suis intéressée dans ce travail à l'articulation entre la création, le réel de la Chose et la pulsion de mort, comme cette force qui tendrait à la récupération de la jouissance perdue. J'ai choisi aujourd'hui d'aborder ce thème à travers l'œuvre, écrite et peinte, d'Henri Michaux. Mais tout d'abord, et très rapidement, que peut-on dire du lien entre réel et création ?

### Réel et création

Freud et Lacan ont tous deux souligné l'affinité entre la création artistique et l'inconscient. « La pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient <sup>1</sup> », souligne Lacan dans son hommage à Marguerite Duras. « On peut faire [...] une certaine homologie entre, entre ce qu'on a comme œuvres, œuvres de l'art, et ce que nous recueillons dans l'expérience analytique », dit-il dans *Les non-dupes errent* <sup>2</sup>. Freud et Lacan ont pointé l'avance de l'artiste sur le psychanalyste. Citons Freud dans cette lettre adressée à l'écrivain Arthur Schnitzler : « Je pense que je vous ai évité par une sorte de crainte de rencontrer mon double. J'ai ainsi eu l'impression que vous savez intuitivement [...] tout ce que j'ai découvert d'un laborieux travail appliqué <sup>3</sup>. » La psychanalyse, donc, se met à l'épreuve du savoir

\* Matinée des cartels, 26 janvier 2008, Bordeaux.

1. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 193.

2. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974.

3. S. Freud, *Correspondances*, Paris, Gallimard, 1969, lettre du 14 mai 1922.



de l'écrivain. Aussi pouvons-nous dire avec Lacan : « De l'art, nous avons à prendre de la graine <sup>4</sup>. »

Plus précisément, Lacan va s'attacher, dès les années 1960, à montrer comment l'art a partie liée avec ce qui est au cœur du sujet et qui le constitue : le vide inaugural de la Chose. « Il s'agit toujours dans une œuvre d'art de cerner la Chose <sup>5</sup> », énonce-t-il dans *L'Éthique de la psychanalyse*. À partir des années 1970, il se penche plus spécifiquement sur la question de la lettre et de l'écriture. Dans « Lituraterre », il affirme l'hétérogénéité entre écriture et semblant. Il y a lieu de distinguer de façon radicale la lettre du signifiant : « L'écriture ne décalque pas le signifiant <sup>6</sup>. » Elle n'est pas du même registre <sup>7</sup>. Qu'est-ce qui les distingue alors ? La réponse de Lacan est claire : « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel et le signifiant, dans le symbolique <sup>8</sup>. » « La transmission d'une lettre » a donc le plus grand rapport, énonce Lacan, « avec quelque chose d'essentiel, de fondamental dans l'ordre du discours quel qu'il soit, à savoir la jouissance <sup>9</sup> ». Plus que le rapport, il va même jusqu'à poser l'équivalence entre l'écrit, le réel et la jouissance : « L'écrit, c'est la jouissance <sup>10</sup>. » « Le réel, c'est l'écriture <sup>11</sup>. »

La lettre et l'écrit ne sont pas à confondre avec la littérature. Lacan, pour en évoquer le rapport avec le réel, se réfère d'ailleurs souvent à la logique et à l'écriture mathématique. « L'écriture des petites lettres mathématiques est ce qui supporte le réel <sup>12</sup> », énonce-t-il, en permettant le dégagement de l'imaginaire et le vidage du sens <sup>13</sup>. Le réel est du côté non pas du sens, mais de l'impossible, de

4. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 169.

6. J. Lacan, « Leçon sur Lituraterre », dans *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1971, Paris, Seuil, 2006.

7. J. Lacan, « La fonction de l'écrit », dans *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

8. J. Lacan, « Leçon sur Lituraterre », art. cit.

9. *Ibid.*

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas...*, op. cit., p. 129.

11. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 14 mai 1974.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 68.

13. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit. : « Cette science du réel, la logique, [...] n'a pu se frayer qu'à partir du moment où on a pu assez vider les mots de leur sens pour leur substituer des lettres purement et simplement. La lettre est en quelque sorte inhérente à ce passage au Réel. »

mensuel 39

ce qui ne peut se dire. Et une certaine forme d'écriture littéraire me semble clairement pouvoir être située de ce côté-là. La poésie est ainsi « effet de trou <sup>14</sup> » et pas seulement effet de sens. On pense encore à des écrivains tels que Maurice Blanchot ou Marguerite Duras. Il s'agit pour cette dernière, au travers d'un style qui dénude à l'extrême, d'« arriver à l'os, au plus pauvre de la phrase ». Viser le réel au travers, dit-elle, d'« une écriture sans grammaire <sup>15</sup> » et d'une destruction du « beau style ».

Ce qui m'a intéressée dans ce travail, c'est précisément de dégager le mode de rapport qu'un écrivain entretient avec la jouissance initiale, et la fonction que prend pour lui l'écriture dans l'abord de ce point de réel insaisissable. J'avais l'an dernier abordé cette question chez Virginia Woolf : j'avais tenté de dégager comment, au travers de son écriture, elle cherchait à saisir les éclats de la Chose sans en être aveuglée, par la création d'un semblant, d'un voile protecteur. Tout autre est la démarche d'Henri Michaux.

### Henri Michaux et le problème d'être

Si Virginia Woolf s'efforce de maintenir l'illusion, Henri Michaux tente au contraire, tout au long de son œuvre écrite et peinte, de se dégager de tout semblant identificatoire. Il s'agit pour lui d'échapper à la capture de l'Autre, à toute tentative extérieure de définition, dans une entreprise constante de désidentification. Au contraire de Woolf, qui tente de voiler la Chose pour s'en protéger, Michaux tente d'atteindre l'être derrière le voile en pulvérisant les semblants.

*Le refus de l'aliénation jusqu'à la désidentification : « échapper à »*

*Échapper à l'autre.* Henri Michaux se présente lui-même dans un refus initial de l'autre. Il évoque ainsi <sup>16</sup>, dès l'enfance, sa « façon d'exister en marge, sa nature de gréviste ». Il vit « retranché », dans l'angoisse qu'un jour, « tôt ou tard, l'appartenance au monde se

14. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1977.

15. M. Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 86.

16. H. Michaux, *Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence*, dans *Œuvres complètes* (1959), Paris, Gallimard, 1998.

fera ». Il s'agit toujours pour Michaux d'échapper à l'autre, devant le risque d'être, je le cite, « immédiatement subjugué et avalé par lui et entièrement sous sa dépendance <sup>17</sup> ». Aussi reste-t-il constamment aux aguets, « acharné plutôt à être [...] bien exclusivement <sup>18</sup> » lui-même.

*Les déplacements géographiques : Michaux l'exilé.* Ce mouvement d'échappée se traduira de 1920 à 1939 par une frénésie de voyages (Afrique, Asie, Amérique centrale et latine). Ce sont, dit-il, des « voyages d'expatriation ». « Il voyage contre <sup>19</sup>, énonce-t-il, pour expulser sa patrie, ses attaches de toutes sortes. » Mais c'est bientôt l'écriture qui fait fonction d'exil.

*Le refus du genre littéraire.* Dans l'écriture elle-même, cependant, il refuse la catégorisation du genre : « Les genres littéraires sont des ennemis qui ne vous ratent pas si vous les avez ratés au premier coup <sup>20</sup>. » Aussi ses écrits échappent-ils à toute définition, dans une forme toujours mouvante, alternant entre poèmes, pièces de théâtre, journaux de voyage, fables ou contes...

*Le style : la destructuration du langage.* Michaux refuse jusqu'à l'idée même de style. Il préconise ainsi : « Va suffisamment loin en toi pour que ton style ne puisse plus suivre <sup>21</sup>. » Il avoue, dans ses lectures, ne pas pouvoir laisser « un mot dans son sens ni même dans sa forme ». « Je l'attrape et, après quelques efforts, je le déracine et le détourne définitivement du troupeau de l'auteur <sup>22</sup>. » Son style fait de ruptures, de « pirouettes » (anacoluthes, ellipses, anadiploses) est lui-même au service de cette échappée constante. Et ce jusqu'à une certaine destructuration du langage. Les néologismes, l'absence de ponctuation, les phrases interrompues, interdisent le confort d'une

17. H. Michaux, 1938, « Magie », *Entre centre et absence*, dans *Plume*, Paris, Gallimard, 1963.

18. *Ibid.*

19. H. Michaux, *Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence*, *op. cit.*

20. H. Michaux, *L'Espace du dedans*, Paris, Gallimard, 1966.

21. H. Michaux, *Poteaux d'angle* (1981), Paris, Gallimard, 2004.

22. H. Michaux, « Une vie de chien » (1929), dans *L'Espace du dedans*, *op. cit.*

mensuel 39

lecture facile : la forme se dilue, la signification échappe. Ainsi, dans le poème « Glu et glo <sup>23</sup> » :

« et glo  
et glu  
et déglutit sa bru  
gli et glo  
et déglutit son pied  
glu et gli  
et s'engluglignolera »

Plus que sur le sens en effet, Michaux joue sur le rythme, l'enveloppe sonore du mot. Prenons encore l'exemple du poème « Le grand combat <sup>24</sup> » :

« Il l'emparouille et l'endosque contre terre  
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle  
Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais  
Il le tocarde et le marmine,  
Le manage rape à ri et ripe à ra  
Enfin il l'écorcobalisse.  
L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.  
C'en sera bientôt fini de lui... »

*La dissociation et la perte des limites du moi, le refus de l'identité, de la structure.* Ce mouvement de désaliénation se traduit encore dans l'effort de rendre impropre toute tentative d'unification subjective. Les personnages de Michaux subissent ainsi un bien singulier traitement : ils sont démembrés, morcelés, lacérés. Le sujet perd sa consistance, le moi se disperse, répondant au vœu de Michaux quand il évoque son « besoin périodique de [se] perdre et d'ainsi [se] rafraîchir <sup>25</sup> ».

On peut encore citer les expériences de métamorphoses que relate Henri Michaux dans nombre de ses textes, comme façon d'échapper à la capture identificatoire. Il se met en scène dans « Encore des changements <sup>26</sup> », « perdant les limites de son corps », se « démesurant irrésistiblement ». Il est tour à tour fourmi, plage de galets, boa, typhon, harponneur, baleine... « J'ai été déjà de tout et

23. H. Michaux, « Qui je fus » (1927), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

24. *Ibid.*

25. H. Michaux, « Passages » (1950), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

26. H. Michaux, « Mes propriétés » (1929), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

tant de fois, écrit-il. [...] Mais les expériences ne me servent pas. Pour la trente-deuxième fois redevenant chlorhydrate d'ammonium, j'ai encore tendance à me comporter comme de l'arsenic et, redevenu chien, mes façons d'oiseau de nuit percent toujours. »

Ce mouvement trouve son acmé dans le refus de l'aliénation première, désir manifeste dans le poème « Clown <sup>27</sup> » : « Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers. Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche. [...] J'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, [...] assortie à mon entourage et à mes semblables. [...] Perdu en un endroit lointain [...], sans nom, sans identité. »

Dans cet effort constant de « retirer son être du piège de la langue des autres », Michaux vise un au-delà : la recherche du « Grand secret », de l'« essentiel <sup>28</sup> », que constituerait la saisie de l'être, de la retrouvaille avec la Chose. « Vidé de l'abcès d'être quel-qu'un, écrit-il, je boirai à nouveau l'espace nourricier <sup>29</sup>. »

*Approcher l'être : « aller vers »*

Chez celui qui déclare être « né troué », s'exprime ici le souhait de retourner à cet état de plénitude d'avant le langage, où l'ancrage symbolique, l'identité se dissoudraient dans la retrouvaille de l'être perdu.

D'abord dans une entreprise de « création de l'être », en explorant *L'Espace du dedans* <sup>30</sup>, *La Vie dans les plis* <sup>31</sup>... Telle l'invention des contrées utopiques d'*Ailleurs* <sup>32</sup>, qu'il peuple de créatures étranges, de races fictives, Omobuls, Ecoravettes et autres Garinavets. On pense encore aux « meidosems », êtres insaisissables en perpétuelle métamorphose, ou encore ces multiples créatures fantomatiques qu'il fait naître et disparaître aussitôt dans l'expérience de la souffrance et de la solitude. Michaux, par le recours à ces êtres fugaces, souvent monstrueux, tente de figurer l'irreprésentable. Ses créatures, ses

27. H. Michaux, « Peintures » (1939), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

28. H. Michaux, *Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence*, op. cit.

29. H. Michaux, « Clown » dans *Peinture*, op. cit.

30. H. Michaux, *L'Espace du dedans*, op. cit.

31. H. Michaux, *La Vie dans les plis* (1949), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

32. H. Michaux, *Ailleurs* (1948), Paris, Gallimard, nouvelle édition revue et corrigée, 1986.

mensuel 39

êtres, énonce Maurice Blanchot, nous font « nous heurter au vide, nous donnent le sentiment du néant dont ils sont chargés par hasard de montrer l'impossible image <sup>33</sup> ».

Mais c'est surtout dans l'expérience du vide et de l'absence, en effet, que Michaux tente de rejoindre l'être, ce jusqu'à la perte du moi, la dissolution des semblants :

– par le biais, encore une fois, des voyages, jusqu'en 1949, puis par l'utilisation d'une drogue, la mescaline, entre 1956 et 1972. Il en étudie sur lui-même les effets et les consigne en une démarche scrupuleuse. Il s'agit là aussi de tenter d'approcher le « Grand secret » que recèlent les confins de l'être, en faisant « céder les appuis » : « L'appui que vous preniez sur vos sens, l'appui que vos sens prenaient sur le monde, l'appui que vous preniez sur votre impression générale d'être <sup>34</sup>. » Mais cette « connaissance par les gouffres » se fait au prix d'une désubjectivation proche de la folie, où Henri Michaux fait « l'expérience du terrible décentrage », confronté aux « brisements d'un infini absurde ». C'est l'engloutissement dans « l'océan mescalinen <sup>35</sup> ». « J'étais seul dans la vibration du ravage, écrit-il, sans périphérie, sans annexe [...]. Là où on est rien d'autre que son être propre, c'était là. » Pourtant déçu, il abandonne les voyages réels, puis l'expérience mescaliniennne. Parce que ce qu'il cherche à atteindre toujours échappe : « Ce n'est pas ça. Ce n'est jamais ça. » C'est alors l'écriture, particulièrement la poésie, qui va servir de support à son inlassable recherche ;

– par la poésie. « J'hésitais toujours à continuer à écrire, c'est guérir, que je voulais, le plus complètement possible, pour savoir ce qui finalement est inguérissable. J'ai écrit dans Ecuador que j'étais du vide. Je veux combler ce vide pour connaître celui qui ne peut être comblé <sup>36</sup>. » Ainsi, dans « Paix dans les brisements <sup>37</sup> », étrange poème, où le sens se fait de plus en plus absent, où l'énigmatique domine, il tend vers la dissolution de l'être, vers cet « immense

33. M. Blanchot, *Henri Michaux ou le refus de l'enfermement*, Tours, Farrago, 1999.

34. H. Michaux, *Connaissance par les gouffres*, Paris, Gallimard, 1988.

35. H. Michaux, « Misérable miracle », (1956), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

36. H. Michaux, « À Robert Bréchon » (1959), dans *Robert Bréchon, Henri Michaux*, Paris, Gallimard, 1969.

37. H. Michaux, « Paix dans les brisements » (1959), dans *L'Espace du dedans*, op. cit.

détachement qui l'aurait dégagé de lui-même et qui aurait mis fin à la séparation du sujet d'avec le monde <sup>38</sup> ».

**Conclusion. Le refus des mots et l'approche de l'être : vers la peinture**

Mais c'est avec la peinture que Michaux parvient à saisir au plus vif la « conscience d'exister <sup>39</sup> », « l'écoulement du temps <sup>40</sup> », la vie même, « comme on se tâte le pouls <sup>41</sup> ». « Né, élevé, instruit dans un milieu et une culture uniquement du "verbal", je peins pour me déconditionner <sup>42</sup> », déclare-t-il. Car les mots sont impropres à saisir l'être. D'appartenir à la langue, ils sont ce qui, dès le départ, aliène. Or, Michaux vise ce qui n'a pas de nom. Il écrit, certes, mais « toujours partagé », car les mots détournent de l'essentiel, éloignent de « l'accomplissement du pur, fort et originel désir, celui, fondamental, de ne pas laisser de trace <sup>43</sup> ». Peindre est une libération, un « nouveau langage », déclare-t-il, dans lequel « le primordial mieux se retrouve ».

En témoigneront, dès 1927, ces centaines de pages d'idéogrammes, de pictogrammes imaginaires proches de la calligraphie chinoise. Sortes d'écritures archaïques (« Alphabet », « Narration »), elles sont, comme le souligne Jean-Michel Maulpoix, une tentative de s'affranchir « de la signification et de la lisibilité <sup>44</sup> ». « Dessins cinématiques <sup>45</sup> », déclare Henri Michaux, « animation de signes » et non « fixation de sens <sup>46</sup> », grâce auxquels, enfin, pourraient se dessiner « les moments qui bout à bout font la vie, donnent à voir la phrase intérieure, la phrase sans mots, corde qui indéfiniment se déroule sinueuse <sup>47</sup> ».

38. J.-M. Maulpoix, « Henri Michaux, une vie de Plume », site internet [www.maulpoix.net](http://www.maulpoix.net)

39. H. Michaux, « Dessiner l'écoulement du temps », *Passages* (1950), dans *L'Espace du dedans*, *op. cit.*

40. *Ibid.*

41. *Ibid.*

42. H. Michaux, *Émergences-Résurgences* (1972), Skira, 1993.

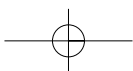
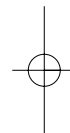
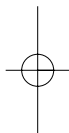
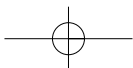
43. H. Michaux, *Poteaux d'angle*, *op. cit.*

44. J.-M. Maulpoix, « Henri Michaux, une vie de Plume », *op. cit.*

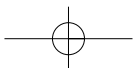
45. H. Michaux, « Dessiner l'écoulement du temps », *op. cit.*

46. J.-M. Maulpoix, « Henri Michaux, une vie de Plume », *op. cit.*

47. H. Michaux, « Dessiner l'écoulement du temps », *op. cit.*

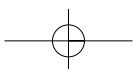
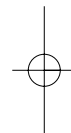
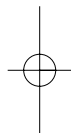


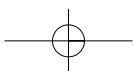
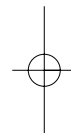
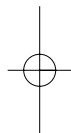
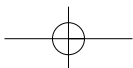




## Chroniques

---





## Regard

Marie-José Latour

### *L'Abîme délicieux,* entretien avec Xavier Doumen

« Vertes exclamations  
du vent dans les branches.  
De l'autre côté : le vide. »  
Octavio Paz, *Mise au net*.

*Xavier Doumen est photographe à Toulouse. Il est l'auteur de la photographie de l'affiche de la Journée nationale des collèges de clinique psychanalytique du Champ lacanien qui se tiendra à Rennes le 21 mars 2009 sur « Lesdits déprimés ». Il est également l'auteur de l'affiche qui accompagne le séminaire des enseignants du CCPSO sur le même thème. Il a bien voulu répondre à quelques questions autour de son travail.*

*Marie-José Latour : Vos expositions ont, pour celles que je connais, des titres qui évoquent le vide : Abîmes, Béances, Accrochez-vous au bastingage. Cela nous rappelle que l'image est née dans la nuit à l'occasion d'un départ – c'est l'histoire de la fille du potier de Sicyone ou de la jeune fille de Corinthe dont parlent, après Plin, Pascal Quignard dans La Nuit sexuelle ou Marie-José Mondzain dans Homo spectator. Cette jeune fille était amoureuse d'un jeune homme. Celui-ci partant pour l'étranger, elle entoura d'une ligne l'ombre de son visage projetée sur le mur par la lumière d'une lanterne. Toute image ne fait-elle pas le deuil d'un corps pour faire vivre un désir ?*

*Xavier Doumen : Pour moi, dans cette question de l'abîme et du vide, il s'agit au départ d'un vide intérieur. Je ne connais pas encore très bien le rapport des images que je produis avec la mort. J'explore ce vide. Des personnes extérieures peuvent l'approcher, mais, moi, je*

mensuel 39

n'ai pas la réponse. [...] C'est un cheminement. C'est une production totalement nouvelle, je suis encore dans des interrogations pour la faire avancer, pour savoir ce que je vais proposer d'autre, parce que je ne vais pas suspendre des poupons *ad aeternam* [il s'agit de la photographie intitulé *Accrochez-vous au bastingage*]. Ma réflexion doit avancer, peut-être vers une autre façon de représenter ce vide. Le but de mon travail est purement égoïste : il faut que ça m'apporte quelque chose. Si cela apporte quelque chose aux autres et si ça leur fait poser des questions, tant mieux ! [...]

J'ai commencé à me préoccuper de cette question du vide assez tôt. Avant de faire de la photo, j'étais *designé* et amené à dessiner toutes sortes d'objets, d'espaces. On me faisait souvent des remarques sur ce déséquilibre que je créais, cela m'amusait beaucoup de jouer avec cette notion et aussi avec le vide. Je l'ai donc étudié, pratiqué sur l'objet et l'espace. Ce vide me poursuit et je le poursuis avec l'image.

*M.-J. Latour : Dans le numéro 7 de L'En-je lacanien, cette photographie est accompagnée d'une épiphanie, aurait dit Joyce, tout à fait bienvenue pour contre-dire cette « immobilité vive ».*

- « *Accrochez-vous au bastingage :*  
 – *C'est lourd quand même, non ?*  
 – *Quoi ?*  
 – *Eh bien moi ! Je me sens lourd.*  
 – *Ah c'est sûr ! Tu devrais t'en débarrasser !*  
 – *Quoi !... J'y pense parfois.*  
 – *Qu'est-ce que tu attends ?*  
 – *C'est plus fort que moi, il faut que je m'accroche. »*

*J'ai trouvé particulièrement intéressante cette sorte de Witz que produit cette photographie. La présence énigmatique de ce qui n'est pourtant qu'un poupon en celluloïd penché à cette balustrade nous fait éprouver un violent sentiment de réel. C'est précisément l'irréel de l'image qui fait surgir le réel. Derrière le papier, il n'y a rien que le grain de papier, et pourtant ! Ce n'est donc pas une illustration, une mise en relation, mais plutôt la production d'un décalage, une contradiction, un contre-jour qui tresse la dépression et le désir.*

*X. Doumen : Je n'ai jamais pensé illustrer quoi que ce soit avec mes images. Il est vrai aussi que je n'avais rien à dire de particulier et que*

j'étais davantage préoccupé par la construction et l'élaboration du processus me permettant de réaliser ces images, par la représentation. Mais il y a un moment où il est nécessaire de sortir de son atelier. Que ma photographie soit associée à vos travaux est une occasion de la confronter à d'autres regards, et aussi de donner un certains sens.

Ce qui a été dit sur la mélancolie à Rodez<sup>1</sup> m'a beaucoup intéressé. Le fait de basculer ou de ne pas basculer, quel rapport avec moi-même ? Quand on photographie quelque chose, on ne va pas chercher un poupon comme ça pour le poser et faire une série de photos... Non, c'est une recherche. On espère que des gens vont apprécier, être attirés. [...] C'est parti tout simplement : j'ai pris un poupon à ma fille et j'ai fait des essais. A commencé alors une série de photos où j'ai intégré des personnages, parce que avant il n'y en avait pas, ou, si, il y en avait, mais sous une autre forme. [...]

C'est une autre façon de représenter les choses, une manière d'ouvrir une autre voie, de faire avancer mon travail sur ce vide, sur cet ennui. Justement, le fait de me poser ces questions m'empêche de m'ennuyer et m'apporte d'autres questions qui font que je continue à réfléchir.

Peut-être vais-je produire autre chose. Sur cette impression de vide, je ne voyais pas cette question de la mort ou des choses comme ça dans mon travail, ce n'est pas encore apparent pour moi. Alors que je sais qu'elle existe dans mon histoire et chez les gens qui m'entourent et avec qui je vis et qui m'intéressent. Mais pour moi elle n'est pas encore très claire. Par contre, ce vide, oui. Le fait de vouloir basculer vers quelque chose ou de s'accrocher à quelque chose. Aujourd'hui, j'ai entendu certaines choses qui m'intéressent. Je ne sais pas ce que je vais en faire. Rendez-vous dans un an ou deux !

En fait, la photographie est un temps et ce temps est très important. Quand je fais un travail photographique, je suis hors temps par rapport aux autres, même dans les réponses que je peux donner. Ce que je vais dire aujourd'hui sera peut-être un peu différent demain.

1. Séminaire des enseignants du CCPSO, *Les dits déprimés*, à Rodez le 18 octobre 2008.

mensuel 39

*M.-J. Latour : Il y a dans vos photographies une certaine façon de prendre le monde à contresens. Je pense à la série sur les poubelles, à celle sur la grande plage de Biarritz ou à celle sur la Garonne.*

*X. Doumen : En général, quand je photographie, j'évite qu'il y ait du monde, car tout le monde se demande ce que je photographie. À Biarritz, par exemple, c'est très surveillé : ils se demandent ce que je photographie puisque tout le monde photographie la mer, et moi je suis à contresens ! Ça pose parfois beaucoup de problèmes, ça paraît anodin, mais...*

En fait, il ne faut pas regarder la mer ! Après, ça devient quelque chose, les questions viennent, on se demande pourquoi on fait ça ! Je regarde le travail des Forums du Champ lacanien, ça alimente ma réflexion : qu'est-ce qui se cache derrière ces trous ? C'est là que ça devient intéressant.

Ce qui m'intéresse, c'est le regard des autres. Car je suis convaincu de mon travail, mais les autres non ! Enfin, je suis « convaincu » une fois que j'ai décidé et choisi, mais pas avant, car cela peut prendre énormément de temps, c'est douloureux souvent, avec tous les doutes qui accompagnent le travail. Donc, quand j'arrive au laboratoire, ils regardent en tout petit ce que j'ai fait et se disent : « Bon... qu'est-ce que c'est que ça ? » Je demande des grands formats, par exemple un trou en 1 m 20 par 1 m 20. Ensuite, ils ont une deuxième lecture, ça leur évoque quelque chose, donc je me dis qu'il faut continuer !

Entrer dans l'image, c'est ça qui m'intéresse, pour l'instant en tout cas. C'est ce travail du flou et de la profondeur qui m'intéresse.

*M.-J. Latour : Une mise en abîme de l'apparence ?*

*X. Doumen : Oui ! [...] C'est ce que j'essaye de travailler. C'est pour cela que j'utilise des appareils spécifiques qui me permettent de rendre cette perspective et ces flous, pour ne pas que ça devienne simplement la petite photo avec un trou mais pour entrer dans l'image et pour que ça évoque plusieurs choses.*

*M.-J. Latour : Dans son carnet d'esquisses rapporté du Maroc, Delacroix assortit un petit paysage de ce commentaire écrit de sa main : « Magnifique paysage vu en se retournant. » Évidemment, pour la psychanalyse, ce retour-ne-ment est essentiel et il y aurait là à dire sur cette topologie. Il y a certainement aussi du détournement dans ce retournement.*

*Cela me fait penser à ce que dit Jean-Luc Godard : « Pour voir il ne faut pas avoir peur de perdre sa place. » Il me semble qu'il y a là quelque chose qui concerne votre façon de vous porter au cœur du point noir présent dans toute photographie. Que pourriez-vous ajouter sur ce retournement : « Il ne faut pas regarder la mer » ?*

*X. Doumen : « Il ne faut pas regarder la mer », je voulais dire par là que c'était là où se passaient les choses pour moi. On se sent un peu seul quand même ! Certainement aussi, je ne savais pas où était ma place, et la perdre n'est pas le problème, c'est la trouver qui en est un. Peut-être que cela participe de ce retournement.*

*Je cherche à photographier cette chose que l'on ne voit pas mais qui est là, c'est une certitude pour moi. Ces prises de vue très frontales, très simples, qui exhibent ce réel qui s'impose au regard, m'aident à rendre évident et surtout à ne pas éviter là où se joue la représentation.*

*M.-J. Latour : Dans cette photographie, L'Abîme délicieux (titre de la photographie de l'affiche de la Journée nationale des collèges cliniques), comme dans un certain nombre d'autres, la lumière n'éclaire pas le sujet, le sujet lui fait face, ce qui du coup fait surgir le regard bien plus que le visible, l'irreprésentable bien plus que la représentation. Cette photo est donc une vue de dos, c'est-à-dire non pas tant voir l'autre que voir ce qu'il voit et voir ce que l'autre ne voit pas de lui-même. Face à un mur dans la nuit, vous produisez la clarté.*

*X. Doumen : Un détail a son importance : la personne sur la photo est ma femme, donc le titre que je donne à la photo n'est pas là par hasard, il s'adresse directement à elle, et l'image aussi.*

*Il est parfois impossible pour l'être humain de sortir du trou dans lequel il s'est enfoncé ou a plongé. L'échelle ou la corde à nœuds ont beau être à côté de lui, il ne les voit pas, et même si*

mensuel 39

quelqu'un descend pour tenir l'échelle ou la corde, eh bien il trouvera toujours une raison pour ne pas remonter. Il est question d'une certaine jouissance à côtoyer cet abîme et même parfois à rester au fond.

*M.-J. Latour : Pouvez-vous dire un mot de votre rapport à la psychanalyse, et du tissage, du nœud entre la photographie et la psychanalyse ?*

*X. Doumen : J'ai démarré la pratique photographique de façon sérieuse pratiquement en même temps que j'ai franchi un jour cette fameuse porte du cabinet du psychanalyste. J'ai découvert que ce que je photographiais avait un sens – cela peut paraître bizarre mais je doute encore beaucoup de ma production, des questions incessantes se posent. Lorsque je parle de mes images ou de la façon dont je les fais, même des détails anodins, sans importance, eh bien je parle de moi sans détour. Et inversement, mettre des mots sur mes images m'a beaucoup apporté.*

Donc le rapport que j'ai avec la psychanalyse est essentiel et évident. Mes photos sont le lieu où se jouent, se nouent et se dénouent les choses, il n'y a pas de résistance, elles me précèdent. Même si je veux fuir la répétition des images, leurs récurrences, les séries, je ne peux pas y échapper, la confrontation est inévitable. Le seul truc que j'ai trouvé, c'est de mettre parfois un an, voire plus, à développer mes négatifs.

*Certaines photographies de Xavier Doumen sont visibles sur le site : [www.galeriebenchaieb.com](http://www.galeriebenchaieb.com)*



## Des nouvelles de l'« immonde », n° 17

Claude Léger

### D'une excursion en territoire martien

Dès ses *Études préliminaires à la topologie* de 1847, Johann Benedikt Listing prenait en compte dans ses équations sur les nœuds ce qu'il nommait *Amplexum*, l'espace d'immersion, dans la mesure où les nœuds sont des « complexions linéaires dans l'espace ». L'*Amplexum* est ce qui entoure, ce qui embrasse, à la façon dont on peut embrasser un panorama, un champ de bataille à l'occasion. On adopte alors une posture, on prend la pose, et paradoxalement, pour figurer dans le tableau, on tourne le dos au panorama – ainsi que fut représenté Napoléon à Austerlitz, par Gros – ou était-ce Gérard ?, peu importe. Il a fallu tout un stratagème à Vélasquez pour se représenter de face dans ses *Ménines*, sans pour autant tourner le dos aux altesses royales ; il lui a fallu, au minimum, un miroir. Napoléon, quant à lui, n'avait plus à contempler le champ de bataille dans la mesure où, la bataille, il l'avait déjà gagnée, lorsqu'il fut représenté au premier plan sur son cheval, avec son fidèle mamelouk.

Je compte sur l'indulgence du lecteur pour m'accorder des circonstances atténuantes dans ma tentative d'imager l'impuissance dans laquelle je me trouve à prendre une pose (malgré l'envie que j'ai de faire une pause) face à cet univers vibronnant dont j'essaie, mois après mois, de rendre compte dans cette chronique. L'an dernier, à la même époque, je tentais déjà de m'échapper en rendant hommage, à ma manière, à *L'Origine du monde* de Courbet, prenant prétexte de la rétrospective du Grand Palais.

Cette année, nous avons celle de « Picasso et les maîtres », les maîtres-peintres, s'entend. Vous savez sans doute que, dans la dernière partie de son œuvre, Picasso a peint et surtout gravé des *origines du monde* en quantité. Il avait vraiment mis en acte le principe benjaminien de « l'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité

mensuel 39

technique » : tous les cons de la maison Tellier, diffractés par le truchement voyeuriste de Degas, sur des plaques grattées *ad libitum* et tirées à un nombre conséquent d'exemplaires.

Il n'est pas sûr que ces bordels à l'eau-forte fassent aujourd'hui plus scandale que *Les Demoiselles d'Avignon*. Et Walter Benjamin n'est plus là pour nous parler du « divorce entre l'esprit critique et la conduite de jouissance » de la part du public devant la peinture de Picasso, du moins jusqu'à 1936.

Désormais, si l'art fait scandale, c'est moins par le caractère asocial de l'œuvre que lorsque l'artiste refuse les lois du marché (cf. la récente vente aux enchères réalisée par Damien Hirst de l'ensemble de ses œuvres, en court-circuitant les galeristes). À l'inverse, les représentations même les plus crues du sexe ne portent plus guère à conséquence qu'en termes de records de prix. L'art a bien lui aussi sa part d'immonde : l'« immonde de l'art ». Pensons aux tranches de bovins formolisés du même Damien Hirst ou aux écorchés du professeur Günther von Hagens, dans des attitudes athlétiques. Nous sommes assez loin des sexes rieurs de Picasso mais plutôt du côté de la cadavérisation de l'art par la science.

Il ne s'agit plus de la « corporsification » des sépultures antiques, de la momification sacrée des pharaons. De nos jours, le cadavre est exhibé comme œuvre, après avoir été dissous comme preuve (cf. Auschwitz). Il n'est alors pas étonnant de constater l'engouement pour les séries TV américaines qui portent sur la médecine légale, l'autopsie (*Bones*, *Les Experts*, etc.) : la vérité se cache dans les infimes indices inscrits, incrustés sur le *cadaver*, comme révélateurs (chimiques, génétiques, etc.) de la culpabilité. Nul ne contestera que la série télé participe au plus haut degré (il ne s'agit pas d'un critère qualitatif) de la reproductibilité technique.

Ces questions étaient déjà posées, au moins implicitement, par Benjamin, que je ne vais pas me priver de citer, en guise de cadeau du nouvel an : « [...] lorsqu'on considère un comportement parfaitement ajusté au sein d'une situation déterminée (comme le muscle dans le corps), on ne peut plus guère savoir si sa cohésion tient surtout à sa valeur artistique ou à l'exploitation scientifique qu'on peut en faire [...]. En procédant à l'inventaire des réalités par le moyen de ses gros plans, en soulignant des détails cachés dans des accessoires

familiers, [...] si le cinéma, d'une part, nous fait mieux voir les nécessités qui règnent sur notre vie, il aboutit, d'autre part à ouvrir un champ d'action immense et que nous ne soupçonnions pas <sup>1</sup> ».

Mais le vrai truc n'en reste pas moins, comme je l'écrivais plus haut, le champ, le contrechamp et le panoramique. Alors, attachez vos ceintures ! Car nous allons bientôt décoller : mission Mars. L'odyssée de l'espace a déjà commencé en 2001 avec l'implosion des deux monolithes plantés à New York. Nous allons donc devoir prospecter la planète rouge (est-elle bien nommée ?). Tout est déjà prêt, y compris le « module dépression ».

Ce module, qui tient en fait dans une clef USB, a été coréalisé par James Cartreine, psychologue à Harvard, et Jay Buckey, ancien astronaute, enseignant à la Dartmouth Medical School. Ces deux « experts » ont réalisé un « traitement multimédia de la dépression » dans le cadre du National Space Biomedical Research Institute (NSBRI) de la NASA, car, ainsi que l'a constaté J. Buckey : « Sur une mission, ils [les astronautes] ont à faire face à de nombreux défis qui pourraient conduire à une dépression. » Et J. Cartreine renchérit : « Il y a déjà eu des cas de dépression. » Or, si jusqu'à présent le soutien psychologique aux astronautes isolés dans la station spatiale internationale était assuré par des contacts audio et vidéo ou par mail, les missions en orbite martienne connaîtront des « délais de transmission [qui] pourront varier entre quatre et vingt minutes dans chaque direction ». Voire quarante minutes au point le plus éloigné. Bonjour les séances courtes ! En outre, les communications vont poser des problèmes de confidentialité. Aussi J. Cartreine a-t-il conçu son module pour une utilisation sur un ordinateur personnel protégé par des systèmes de sécurité.

Sur quel modèle a-t-il été conçu ? Je vous le donne en mille (années-lumière) : « Il est construit sur le modèle d'une intervention comportementale développée au Royaume-Uni à l'usage des médecins généralistes et repose sur la résolution de problèmes » (*PST : problem-solving treatment*). Premier temps : le patient (en apesanteur ou non) établit une liste de problèmes et doit définir des objectifs réalistes ; puis il développe des stratégies et les examine en fonction de

1. W. Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, dans la première version française sensiblement abrégée de Pierre Klossowski.

mensuel 39

leur impact sur le groupe (*sic*). Il devra ensuite sélectionner l'une de ces stratégies et la mettre en œuvre et enfin évaluer et analyser le résultat obtenu. En cas d'échec (de l'accréditation ?), le cycle peut être recommencé.

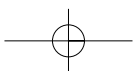
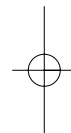
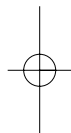
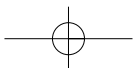
J. Cartreine fait remarquer : « Ce traitement a une structure très simple et il est donc tout à fait logique d'en faire un programme informatique. » Traitement occupationnel, il va sans dire. « Comme dans la vie réelle (*sic*), il n'offre pas de solution, mais laisse le patient la trouver par lui-même. » Définition type de l'auto-évaluation.

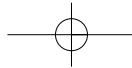
En pratique, le programme du NSBRI consiste en six « sessions » espacées chacune d'une semaine (on comprend qu'il faille une semaine de repos après chaque séance). Le module a déjà été expérimenté positivement dans une base de l'Antarctique et des tests ont été également effectués auprès de vingt-neuf astronautes et anciens astronautes dans le cadre de la VSS (station spatiale virtuelle).

À long terme, « notant que les patients se confient souvent plus volontiers à un ordinateur qu'à un praticien, et que la NASA encourage l'expansion de ses programmes vers le grand public, James Cartreine et son équipe espèrent pouvoir élargir l'usage du traitement multimédia de la dépression à des lieux variés, de la base militaire au domicile particulier, en passant par la prison, l'école ou le cabinet du généraliste ». Pour vendre le module, J. Buckey tient à préciser : « Les produits labélisés NSBRI sont des produits éprouvés, des produits uniques qui n'existaient pas jusqu'à aujourd'hui <sup>2</sup>. »

J'allais oublier de vous souhaiter une bonne et heureuse année.

2. « Un traitement de la dépression multimédia », dans *Le Quotidien du médecin*, n° 8458, 13 novembre 2008 ; ainsi que dans *Human Research Program Task Book* du site de la NASA.





# Bulletin d'abonnement

conjoint Mensuel et Agenda, pour 9 parutions par an

Nom :

-----

Prénom :

-----

Adresse :

-----

-----

Tél. :

-----

Mail :

-----

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du Mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)